



HAL
open science

Les régimes de visibilité de Pyongyang

Benjamin Joinau

► **To cite this version:**

Benjamin Joinau. Les régimes de visibilité de Pyongyang : Pour une "topo-politique" de la distance (article complet). 2016. halshs-01276216

HAL Id: halshs-01276216

<https://shs.hal.science/halshs-01276216>

Preprint submitted on 22 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Les « régimes de visibilité » de Pyongyang

Pour une topo-politique de la distance

Benjamin Joinau

Dans la société divisée en exploités et exploités, les autorités placent au centre de la ville et dans les sites pittoresques des organismes gouvernementaux, des casinos, des résidences luxueuses, puis, un peu partout, des gratte-ciel. C'est qu'elles veulent ainsi faire étalage de leur pouvoir, en imposer, impressionner le peuple et le mettre au pas. Urbanisme commandé par la nature du régime politique réactionnaire et antipopulaire.

Il en est tout autrement dans la société socialiste: au centre de la ville et dans les sites pittoresques, on construit théâtres, cinémas, grands magasins, logements, et l'on aménage des parcs de sorte que l'animation y règne toujours, qu'on y sente le débordement de la joie et du bonheur du peuple.

Kim Jong-il (2003 : 112-113)

Il est essentiel de placer l'image du leader dans un cadre clair et respectueux au milieu de l'espace organisé. L'image du leader doit dominer tout l'espace, dont chaque détail servira à la mettre en relief. Chacun pourra alors la voir en toute occasion, s'éveillant à l'immense fierté de vivre heureux dans le giron du leader.

Kim Jong-il (2003 :134)

Introduction

Dans une ville comme Pyongyang, le chercheur n'échappe pas à la rêverie, même s'il s'agit plus ici d'un songe critique que d'un vagabondage de l'imagination. Au risque de paraître intempestif, ce sont les textes des Situationnistes qui nous sont d'abord revenus à l'esprit dans les rues de Pyongyang. La capitale nord-coréenne dans la totalité de son espace public semble en effet avoir été pensée comme spectacle. Il a déjà été beaucoup écrit sur le fait qu'elle était conçue pour offrir une scène au régime des Kim (voir en particulier Kim S.-Y., 2007 & 2010), et le rapport entre démonstration du pouvoir et production de l'espace a aussi été analysé ailleurs (Duncan, 2004, Fauve et Gintrac, 2009, etc.). Cependant ce n'est pas exactement sous l'angle debordien que le spectacle y a été envisagé, mais comme catégorie d'une théâtralité, d'une représentation où le divertissement rencontre l'esthétique et la ville au service du politique. Il semblerait que le concept de Debord puisse nous amener à penser cette rencontre de manière plus radicale, au-delà des seules « cérémonies » officielles proprement dites et de leurs grands défilés « spectaculaires ».

Revenant à la source de cette notion de spectacle, deux remarques relevées au hasard des lectures nous ont aiguillés dans notre randonnée nord-coréenne. L'une venait du fameux « Société du spectacle », suggérant qu'à notre époque où les distances géographiques s'abolissent par la technique, ces mêmes distances ont été intériorisées par les usagers sous forme de « séparation spectaculaire » (Debord, 1971 :§ 167). On sait combien la notion de *séparation* était chère à Debord, pour qui elle était le signe de la chute de « l'homme complet » qu'avaient rêvé Marx et le XIXe siècle. Marx lui-même donne à la ville son statut de foyer révolutionnaire parce que cette dernière abolit les distances

entretenues dans le monde rural. Et l'on sait depuis au moins Haussmann que tout le travail des pouvoirs publics avec les urbanistes pour contrôler les masses repose bien sur la gestion spatiale de la séparation. La mise en distance des usagers, à la fois entre eux et par rapport à la ville, apparaît ainsi comme un outil spontané de contrôle social.

Or, pour rappeler une évidence, la *distance* est la condition sans laquelle il n'y a pas de spectacle possible. De même qu'en anthropologie, ainsi que le rappelait Lévi-Strauss, la distance convenable est la notion qui fonde le social et le structure, dans le régime spectaculaire aussi il convient d'être à *bonne distance*: trop près, on ne voit plus, et trop loin, c'est la même chose. Quelle est donc dans la ville la bonne distance qui doit exister entre les citoyens, entre ces derniers et les pouvoirs qui régulent leurs échanges ? L'urbanisme, entre autres fonctions, apparaît comme la discipline qui gère cette bonne distance¹. Nécessairement, une logique spectaculaire telle que celle mise en œuvre à Pyongyang (comme dans beaucoup d'autres villes bénéficiant d'un plan d'urbanisme systématique) s'articule autour de la question de la distance dans les espaces publics où la monumentalité et la gestion spatiale des zones accessibles ou interdites produisent cette séparation spectaculaire que la ville moderne avait tendance à réduire en apparence. On y trouve des espaces qui sont littéralement - autre concept revenu à la mode - des *hétérotopies* : ni espace public ouvert et libre, ni espace privé fermé, mais des lieux à la fois publics et fermés, comme par exemple le triangle de la « cité interdite » dédié aux cadres du pouvoir au centre de Pyongyang. Cette dimension révèle que dans la société nord-coréenne elle-même, tous les citoyens ne sont pas exposés de la même manière à la séparation et à la distanciation.

Cette distinction nous a été suggérée par une remarque de l'article de Schinz et Dege (1990), selon qui, à l'époque où ils écrivaient, les perspectives immenses et pompières ouvertes dans Pyongyang ne s'ouvraient pas de la même manière pour tous les citoyens, selon qu'ils étaient citoyens de base limités aux trottoirs latéraux ou aux passages souterrains, pour qui donc la scopie monumentale était limitée et contrôlée, toujours en quelque sorte partielle et contrariée ; ou selon que, cadres du régime, ils avaient accès aux endroits inaccessibles, pouvaient emprunter le centre des avenues dans leurs voitures de fonction, pénétrer dans les monuments fermés au grand public – groupe qui avait donc une vision plus transitive, globale et proxémique. Il y aurait donc à Pyongyang des niveaux de scopie et de visibilité différents selon qui regarde quoi, et à quel moment de l'histoire, car les témoignages divers et nos propres observations montrent qu'il y a une évolution des permissions comme des interdictions relatives aux lieux. Nous retrouvons donc ici, d'une autre manière, la question de la distance (convenable), qui doit s'associer à une sociologie des usagers de la ville et à une histoire des pratiques, puisque la distanciation spectaculaire ne semble pas s'appliquer de la même manière selon le groupe ou le moment envisagé. Pour cela, nous proposons d'avoir recours à la notion de *visibilité*, légèrement détournée de l'usage qui lui est donné usuellement en sciences sociales, et de l'articuler en *régimes* afin d'analyser la dimension illocutoire et contextuelle de ces différentes visibilités monumentales relevées dans la ville. Nous espérons ainsi contribuer par cette analyse des *régimes de visibilité* de Pyongyang à la sémiologie des formes spatiales exprimant des systèmes de valeurs idéologiques telle qu'elle a été initiée par M. Grésillon, Y. Richard, J. Monnet, J.-P. Frey, W. Sgibnev, etc. (voir Fauve et Gintrac, 2009 : 11) – en particulier dans le contexte de la capitale comme centralité territorialisant la spectacularité du pouvoir.

¹ « Si toutes les forces techniques de l'économie capitaliste doivent être comprises comme opérant des séparations, dans le cadre de l'urbanisme on a affaire à l'équipement de leur base générale, au traitement du sol qui convient à leur déploiement ; à la technique même *de la séparation*. » Debord (1971 : § 171).

I. De la mythanalyse à la ville comme message

A. De la mythanalyse à l'illocutoire

Ce chapitre vient compléter une recherche entamée dans l'article « Topo-mythanalyse de Pyongyang » (Joinau, 2012) qui se proposait d'effectuer une mythanalyse² du paysage urbain de Pyongyang de manière à la fois dia- et synchronique afin de suivre la construction progressive des structures imaginaires. Il s'agissait de repérer les axes créés par les hauts lieux désignés comme tels par le régime, c'est-à-dire les lieux de mémoires et les autres ouvrages d'art rénovés ou construits depuis la libération (1945), et d'essayer d'y repérer des structures symboliques. Nous insistions sur la notion d'« axes », que nous souhaitions distinguer des « perspectives » : une perspective relève de la scopie directe (ce que l'on voit, ce qui s'ouvre à la vue et au spectacle sur un horizon : par exemple, une avenue) ; un axe, plus abstrait, relève du symbolique et peut ne pas correspondre à une scopie directe.

L'axe correspond donc à la lecture inconsciente d'une ville qui se fait par les trajectoires ou parcours que ses usagers y réalisent, et aussi par la pratique de la carte géographique – outil du planificateur qui est aussi intégré à la pratique du touriste, qui non seulement parcourt la ville à pied ou en transport motorisé, mais aussi la visite « à vol d'oiseau » à travers ses guides et sur ses plans. C'est donc l'axe qui dessine la dimension imaginaire, mythanalytique, du plan urbain et permet une analyse sémiotique de ce dernier qui dépasse l'expérience phénoménologique directe³. Pris dans une diachronie et inscrit par rapport à d'autres axes ou d'autres dynamiques spatiales, ce plan se développe comme un *récit* dont mon analyse tentait la mythocritique afin de le replacer dans un ensemble d'autres récits, concourants ou concurrents, produits dans le même contexte : en un mot, le mythe urbain construit par ces axes peut être replacé dans le cadre de *l'imaginaire du régime politique*, à la fois comme produit et producteur de cet imaginaire.

Cette mythanalyse de Pyongyang, pour pouvoir être heuristique, se devait d'être sélective. Le « corpus » de sites retenus laissait de côté de nombreux bâtiments ou ensembles monumentaux qui ont pourtant une importance non négligeable dans l'économie, les pratiques, l'histoire et la géographie de Pyongyang. Pour des raisons de limites, l'article ne pouvait développer sur cette question de la constitution du corpus. Cependant, cette problématique du corpus, loin d'être un détail méthodologique, est devenue le centre de notre présente enquête. Comme nous allons le voir, elle introduit la « dimension manquante » dans une sémiologie unidimensionnelle et statique.

Même dans cette ville devenue un emblème de la cité dystopique du régime totalitaire, tout commence aussi pour nous par une pratique phénoménologique : des missions, des visites, des balades – bref, une certaine manière de recevoir la ville, en tant que chercheur-touriste. Cette pratique de Pyongyang, bien que limitée et contrôlée, nous a assez rapidement donné le sentiment que cette capitale est un cas emblématique et plutôt réussi de territorialisation systématique d'une idéologie

²Cette recherche s'appuyait sur la méthodologie de Gilbert Durand (Durand, 1995), appliquée à un ensemble urbain à la fois exemplaire et unique : exemplaire, car, par l'aspect systématique et soutenu de son urbanisation monumentale sur une période de soixante ans, Pyongyang offre un degré de lisibilité qui relève quasiment du cas d'école ; unique, car peu de capitales récentes offrent un tel degré de projection centralisée de l'idéologie dominante sur l'espace de la ville.

³ Remarquons que cette dimension symbolique de l'urbain et de l'architecture est soulignée longuement dans l'ouvrage de Kim Jong-il sur l'art architectural (2003 : 114 et sq.), et que l'effet inconscient des monuments y est développé sous le terme « d'intuition » (ibid. : 122, 135, etc.). Voir aussi : « Art utilitaire, l'architecture a un ensemble de traits qui la distinguent des autres arts. (...) Elle ne reflète pas directement l'univers intérieur de l'homme et son caractère comme le fait l'art en général, mais elle organise l'espace pour satisfaire des besoins matériels et spirituels et *joue un rôle cognitif et éducatif à travers les idées, les éléments esthétiques et artistiques*, scientifiques et techniques auxquels elle fait appel. C'est sa façon de traduire la vie réelle. » (ibid. : 115 – nous soulignons).

officielle. Loin d'être une vague évocation allégorique, la répartition des sites patrimoniaux y raconte une histoire soigneusement structurée dont la narrativité se déploie dans l'espace même. Ce récit idéologique a pris avec le temps, surtout au tournant des années 1960-70, l'aspect d'une théologie, voire d'une théogonie centrée autour de la personne du leader Kim Il-sung⁴. Peu à peu, la capitale du régime est ainsi devenue la mise en scène - et en espace - d'un mythe laïque visant à justifier et consolider ce régime héréditaire personnel : la ville devient le terrain d'une *mythogénèse* contemporaine.

La *dimension spectaculaire* apparaît donc évidente : une histoire est racontée non seulement aux citoyens de Pyongyang, mais aussi aux touristes nord-coréens comme aux visiteurs et observateurs étrangers. Cette « histoire », déjà tissée par ailleurs par des textes, discours, articles, livres, films, pièces de théâtre, peintures, sculptures, documentaires, *est redoublée* dans le béton, l'acier et le marbre – dans le territoire même de la ville, comme pour l'inscrire matériellement dans la tridimensionnalité et lui donner chair, c'est-à-dire la rendre aussi bien tangible que visible⁵. Loin de devoir regretter les limitations dont nous souffrons dans la découverte de Pyongyang comme d'un biais épistémologique, nous nous sommes rendu compte qu'il fallait les intégrer dans notre interprétation, car elles font partie de l'économie du récit qui nous est adressé. Comme toute histoire, elle est nécessairement racontée par quelqu'un à l'intention d'un destinataire. Ainsi la narrativité spectaculaire de ce plan urbain suggère qu'il faut l'aborder comme *communication*, dans sa *dimension illocutoire*, et non pas l'analyser comme un texte décontextualisé : Pyongyang dans sa dimension monumentale s'adresse à des *destinataires* choisis par le régime (habitants, visiteurs locaux et étrangers) à qui l'on montre la ville (ou la rend visible) comme on adresserait un message. Pour faire l'analyse de ce « discours » monumental, il fallait donc repérer quels en sont les « mots », quels termes ont été choisis pour composer ce message. C'est la raison pour laquelle chaque immeuble, chaque rue, chaque ensemble d'appartement n'a pas la même valeur sémantique dans notre analyse : tous ne sont pas requis dans ce « message » envoyé par le régime à ses spectateurs. Pour déterminer les éléments à sélectionner dans notre mythanalyse, les critères à retenir se sont donc imposés autour de cette notion de spectacularité. Avant de développer cette sélection et ses critères, revenons d'abord sur cette notion.

B. Du spectaculaire aux régimes de visibilité

Pour reprendre la référence à Debord tout en précisant un concept souvent mal entendu, le spectacle est, d'un point de vue anthropologique, un dispositif de production et de confirmation du lien social. C'est quand il *remplace* le lien social comme « rapport social entre des personnes médiatisé par des images » (Debord, 1971, § 4) que commence en fait la fameuse critique debordienne du spectaculaire. Pour replacer cette remarque dans notre étude, il serait intéressant de se demander quand la monumentalisation, la création des hauts lieux et la planification urbaine des espaces publics, éléments tous constitutifs de la ville, passent d'une mise en spectacle comme création de lien social (les lieux patrimonialisés sont des « shifters » - voir de Certeau, 1994 –, des échangeurs de mémoire et d'expérience importants dans la constitution de la part collective de l'identité) à une spectacularisation aliénante imposant sa mythologie dogmatique et univoque comme seul récit possible de la ville et du politique. Il s'agirait donc d'arriver à évaluer comment la distance physique du citoyen à la ville peut être transformée en distance intérieure entre les citoyens comme outil de régulation. Il y a fort à parier que dans la plupart des cas, dans des régimes non-totalitaires, il y a des

⁴ Des chapitres entiers de l'ouvrage de Kim Jong-il cité plus haut soulignent ce principe directeur de l'urbanisme en Corée du Nord. Voir par exemple : « L'architecture socialiste et communiste doit, par sa mission sublime, défendre et sauvegarder la cause de ce même leader et immortaliser ses hauts faits. » (*ibid.* : 121).

⁵ La dimension pédagogique et narrative de l'architecture monumentale est depuis longtemps exploitée par les portails des cathédrales, les hauts-reliefs des temples bouddhistes, les frises de toutes les colonnes trajanes...

tactiques de résistance et des négociations permanentes de la part des citoyens-spectateurs. Cette remarque peut-elle aussi s'appliquer à Pyongyang ? Les pratiques « sauvages » illégales dans l'espace public (étals de marchands sur le trottoir, potager dans les friches, etc.) nous assurent de poches d'appropriation, mais ne nous disent rien sur les représentations de la ville vécues par les citoyens, ni sur la dimension aliénante de ces dernières. Dans un terrain fermé comme celui de la Corée du Nord, où l'enquête qualitative⁶ est quasi impossible, nous devons trouver d'autres moyens d'évaluer la spectacularité dans la ville.

La littérature sur les essais de « sémio-géographie des espaces politiques urbains » (Fauve et Gintrac, 2009 : 11) s'est surtout concentrée sur « l'urbanisme autoritaire » (Haeringer, cité par Fauve et Gintrac, *ibid.* : 3), en particulier des « capitales présidentielles » (*ibid.* : 4) de l'ex-bloc soviétique considérées comme villes de pouvoir. Pour Fauve et Gintrac, la ville spectacle, « c'est la ville qui se voit, dont l'urbanisme devient ostentatoire; c'est donc la ville qui est faite pour être regardée. Dans les cas qui nous intéressent ici [Ashgabat et Astana], la ville spectacle se lit dans les monuments et édifices qu'elle offre à la vue du citoyen spectateur ou de toute personne s'y trouvant. Et la monumentalité qui s'y manifeste est pour une large part l'apanage du centre, lieu du pouvoir comme de la cristallisation du sentiment national, lieu de leur mise en scène. Cette grille de lecture des transformations ou de la production de l'espace urbain considère ces dernières comme l'objet d'un spectacle dont il faudrait saisir les ressorts (acteurs, intrigue, interprétation). » (*ibid.* : 10 ; voir aussi p. 14 pour une proposition méthodologique). On retrouve donc chez ces auteurs cette idée d'une lecture pragmatique du discours urbain comme un acte de « communication urbaine » dont il faudrait évaluer « l'efficacité idéologique » (*ibid.* : 15). Encore une fois pour nous, cette efficacité ne peut être vérifiée correctement que du côté des destinataires étrangers (touristes et résidents)⁷. On pourra en revanche se poser la question du rôle de cette communication dans un régime autoritaire comme celui de la Corée du Nord. Il reste que nous insistons sur cette dimension pragmatique, car nous ne souhaitons pas résumer notre analyse au point de vue unique des acteurs de la production d'espace et à la seule « légitimation des régimes en place », qui exclut d'office les « pratiquants » de la ville et leur donne un rôle purement passif de réception sans interprétation.

Pour reprendre la définition donnée ci-dessus de la ville spectacle, nous y distinguons trois aspects différents de la visibilité : la visibilité proprement dite qui correspond à un « être-vu » (ou être-visible, dimension proprement phénoménologique du scopique) ; l'ostentation monumentale relève de la *monstration*, ce qui « est fait pour être regardé » et relève d'un niveau de « spectacularité » différent. À ces deux premiers régimes du visible, il faudrait rajouter la non-visibilité de ce qui est connu, mais dérobé au regard (les résidences présidentielles, les ministères, etc.) et l'invisibilité de ce qui est caché et inconnu (les sites secrets, souterrains, etc.). On voit donc qu'il faut soigneusement distinguer les *modes de visibilité*. C'est bien souvent dans les études citées ce qui fait défaut et notre étude se doit de préciser ce concept de visibilité tel qu'il a été utilisé en sciences sociales.

Par exemple, pour Lévy et Lussault (2003 : 997), le régime de visibilité (au singulier) définit la « venue au visible » des substances sociales. À ce sens tout d'abord philosophique, s'ajoutent des déterminations proprement sociologiques, caractérisant principalement le degré de visibilité relatif dans la sphère publique des différents groupes et acteurs sociaux. On se reportera utilement au

⁶ Enquête sur les « conditions d'appropriation des monuments » suggérée par J.-P. Frey, cité par Fauve et Gintrac (*ibid.* : 15). Ces derniers, qui mentionnent cette question de la « réception », sont bien conscients des difficultés méthodologiques et pratiques de telles enquêtes (*ibidem*).

⁷ Pour des raisons d'espace, nous n'incluons pas ici les résultats d'une enquête menée sur ce sujet, mais qui viendraient confirmer nos autres conclusions.

numéro 129-130 de la revue *Réseaux* dédié à ce concept et à l'excellente mise au point de Voirol (2005). Il y est surtout question en fait de *l'invisibilité* des minorités ou des « groupes exclus », ne bénéficiant pas de l'attention publique et négociant pour cette reconnaissance sociale par le voir : ainsi, « une part considérable de l'expérience sociale consiste à transformer *le spectre de la visibilité* » (nous soulignons), « les frontières du visible n'[étant] jamais figé[es] » (*ibid.* : 19). Le sens que nous donnons à cette notion est *complémentaire* de ces acceptions plus classiques, et il représenterait en fait l'envers du concept pris depuis le point de vue de la ville dans sa matérialité (ou de tout autre espace), plutôt que depuis celui des usagers. Dans la présente étude, ce concept sera requis pour étudier le degré relatif de visibilité d'un monument ou d'un site selon les groupes sociaux et la manière dont cela affecte les relations sociales entre ces groupes. Pour distinguer des « modes », des « champs » ou des « spectres » de visibilité qui désignent d'autres réalités, et pour marquer la différence d'usage qui est la nôtre ici, nous proposons de désigner par « régimes de visibilité » ces différents modes de « venue au visible » des espaces de Pyongyang en fonction des « destinataires ».

Nous insistons sur le fait que toutes ces définitions de la visibilité sont complémentaires. On pourrait pratiquer une topologie de la capitale coréenne en fonction des groupes sociaux qui y sont visibles (et par qui), par exemple les ouvriers, les paysans, les marchands de rue, les enfants, les femmes, les cadres du régime, les militaires, les touristes, les résidents étrangers (diplomates et NGO), les nantis/les classes populaires, etc. Cette topologie pourrait ainsi être croisée à celle que nous allons tenter ici, pour savoir si ceux qui sont vus à un endroit donné sont aussi ceux qui voient (ont accès au voir). On peut imaginer voir se dessiner de la sorte une géographie complète de la visibilité des lieux et des « praticiens » de la ville qui révélerait les zones de communication politique intense, les « espaces de pouvoir » (Fauve et Gintrac, 2003 : 14), les lieux neutres ou d'invisibilité hétérotopique, les marges sociales aux frontières du visuellement correct, bref une topographie qui révélerait une morphologie politique des espaces publics inédite.

Pour l'instant, remarquons que la centralité de la visibilité est reconnue et assumée par les acteurs de la production urbaine de Pyongyang (le régime politique autoritaire centré autour du leader charismatique). Dans l'ouvrage attribué à Kim Jong-il cité plus haut, l'importance tridimensionnelle et scopique du message architectural est martelée : « Les monuments glorifiant la grandeur du leader se doivent d'être grandioses. Le grandiose doit s'exprimer d'abord dans leur taille extraordinaire, leur dimension énorme. C'est une qualité esthétique qui, de tous leurs traits plastiques, met le plus en jeu l'intuition et suscite *les plus vifs effets psychologiques*, qualité indispensable pour conférer aux œuvres l'allure qui leur sied, mettre en vedette leur idée et rendre saisissants les mérites du leader. Un grand monument doit dépasser en dimension les édifices des alentours. (...) Par ailleurs, il doit se situer au centre de l'espace architectural. Ainsi seulement, il *s'imposera aux regards* et dominera le site. Le grandiose d'un grand monument s'exprime aussi dans l'aspect tridimensionnel de l'espace architectural qui assure la *profondeur de front* indispensable. » (*ibid.* : 135-6 – nous soulignons. Voir aussi p. 134). La notion de profondeur de front semble ici référer à la profondeur de champ, l'environnement des monuments (leur inscription dans le plan urbain, leur intégration à l'espace public) étant l'objet de développements précis. Ainsi nous pouvons lire page 138 : « Il faut placer la statue du leader au meilleur endroit du centre de la ville, endroit *exposé en permanence aux regards* et où il y a le plus d'affluence, et prévoir d'axer la structure de la ville sur la statue. C'est la condition pour harmoniser la ville à la statue qui doit prévaloir dans l'urbanisme » (nous soulignons). Outre la primauté du monument sur la ville, nous noterons l'accent mis sur l'affluence et la grande visibilité. Mais il est aussitôt indiqué qu'une statue du Leader ne saurait être au croisement de routes, même si la visibilité y semblerait assurée par le trafic, car « elle serait réduite à un rôle secondaire et auxiliaire ». Il y a donc une théorie explicite de la hiérarchie des modes de visibilité en fonction des types d'ouvrages. Il est intéressant de noter que cette obligation de centralité, d'élévation, de profondeur de champ, de cadre digne, calme et dominant (*ibid.* : 134) pour les monuments sacro-saints de la théologie des Kim

impose une distance physique aux citoyens spectateurs qui, dans la littérature officielle elle-même, caractérise ces monuments. Nous sommes bien dans un régime dominant de scopie distanciée.

C. La ville comme corpus

L'expérience personnelle de mes terrains croisée à celle des résidents étrangers et des touristes que j'ai pu consulter, ainsi que l'évidence phénoménologique des représentations médiatiques de Pyongyang ont révélé des « passages obligés », des « landmarks » inévitables, devenus en quelques décennies des symboles de la ville, et même du régime, comme par exemple Mansudae, Mangyeongdae [Mangyŏngdae]⁸ ou la statue du cheval Chollima [Ch'ŏllima]. Donc des hauts lieux qui sont *ostensiblement* montrés, parfois imposés à la visite et que d'une certaine manière on ne peut pas ne pas voir – même sans venir à Pyongyang ! Ce sont ces sites que nous qualifierons d'*incontournables*, qui sont utilisés *ad nauseam* dans les représentations photographiques, artistiques, vidéographiques sur le pays, depuis le matériel touristique jusqu'aux images d'archives montrées aux actualités télévisuelles en passant par les recueils de photographies de type « beau livre ». À côté de ces hauts lieux évidents, il y a une nébuleuse de sites secondaires et de zones interdites balançant entre visible (qui peut être vu, éventuellement) et invisible (immontrable ou non vu, ce qui est différent). Ces dernières nourrissent les fantasmes des chercheurs, politologues, *policymakers*, journalistes, à tel point que, bien qu'a priori non visibles, elles font l'objet de stratégies de repérages incroyables qui leur donne un statut intermédiaire et antagonique entre absence sur les cartes officielles et présence dans la littérature spécialisée ou journalistique. Il y a donc une hiérarchie de la visibilité des lieux, de l'im-montrable au « devant-être-vu » qui confirme que tous les sites ne sont pas égaux devant le spectacle...

Ainsi, à la catégorisation des destinataires de notre « message » urbanistique, s'ajoute la question du clivage entre ce qui est montré et officiellement visible, et ce qui est invisible, caché, non-montré, im-montrable. Il y a en quelque sorte, à côté du « discours officiel » (ou des discours au pluriel, car, encore une fois, la spectacularité de Pyongyang évolue dans le temps, et selon les destinataires), du non-dit, du refoulé, du sous-entendu, de l'aparté... Ce « non-dit » urbanistique est connu ou connaissable par les témoignages de ceux qui y ont eu accès, transfuges nord-coréens, résidents de long terme, visiteurs étrangers, et aussi en partie par les photos satellites. Ce clivage visible/invisible en révèle donc un autre, qui sera pour nous une distinction opératoire, entre la présentation officielle de la ville et la pratique réelle de ses citoyens et des visiteurs.

Dans cette perspective de lire le récit officiel inscrit patiemment dans le territoire de la ville, il nous est donc apparu utile d'utiliser le matériel touristique disponible en coréen, français et anglais sur Pyongyang comme premier moyen derepérer ce qui est officiellement⁹ décrit et prescrit comme « haut lieu » à visiter. Nous avons consulté dans un premier temps trois guides touristiques en langues étrangères. Les premières listes ainsi obtenues, avec les taux de récurrence et les ordres de présentation des sites, ont ensuite été croisées avec les deux cartes touristiques disponibles (voir « sources primaires » dans les références bibliographiques). Une première difficulté méthodologique apparaît, puisque le plus récent des guides nord-coréens sur Pyongyang que nous ayons pu nous procurer date de 1999. Cela met de côté un ensemble de réalisations plus récentes, mais ne trouble pas outre mesure notre analyse en cela qu'il s'avère que le *masterplan* idéologique de Pyongyang était achevé à la fin des années 1990 (Joinau, 2012). Les changements récents sont d'autant plus repérables par la comparaison de ces guides avec les témoignages des années 2000 et nos observations de terrain,

⁸ Nous utilisons la transcription nord-coréenne des noms propres de lieux telle que donnée dans les sources primaires, et pour la première occurrence donnons l'équivalent entre crochets de la transcription MacCune-Reischauer. Les noms propres de personnes suivent l'usage quand il est connu.

⁹ « Officiellement », car nous avons retenu ici uniquement comme sources primaires les publications touristiques nord-coréennes, nécessairement agréées par le régime puisqu'il n'y a pas d'éditeur indépendant.

ce qui minore cette première limitation. L'autre difficulté vient de l'absence de date de certains documents comme la carte référence 783310 qui n'est pas datée. Mais la présence du monument à la charte en trois points pour la réunification nationale permet de la dater d'une période post-2001. Nous avons joint à ce corpus un petit fascicule touristique illustré en anglais qui présente l'essentiel des monuments à voir, lui aussi non daté. L'absence de la statue de Kim Jong-il sur le grand monument de Mansudae et la présence du mausolée de Tangun permettent de situer sa publication entre les années 1994 et 2012. La présence de l'USS Pueblo, déplacé sur le Taedong en 1999, affine la date à la période 1999-2012. Dans l'ensemble, ces sources officielles, illustrées¹⁰, sont donc assez récentes et permettent d'observer des changements significatifs.

Un ouvrage à part possède un statut hybride. Publié par l'éditeur de livres d'architecture allemand Philip Meuser, le premier volume, qui est un guide illustré des sites et monuments de la capitale, a été compilé par l'agence nord-coréenne des publications en langues étrangères. Il présente un mélange de soucis urbanistiques et de présupposés culturels ressortissant de manière évidente de l'éditeur européen, et d'une sélection officielle nord-coréenne. On n'y trouve aucun des sites « interdits », hors-limite que d'autres auteurs étrangers comme Springer (2003) se sont attachés à lister (la « cité interdite » du quartier du Parti, l'hôtel Ryugyong [Ryugyŏng], etc.), il y a de nombreux « oublis » étonnants (les incontournables sites de Mangyongdae ou le musée de la guerre de libération victorieuse de la patrie), mais aussi toute une liste de sites très secondaires généralement absents des autres guides (agence météorologique), certains témoignant d'une fascination pour le kitsch ou le pittoresque plus que pour l'intérêt architectural ou idéologique (pas moins de quatre grandes photographies pour la galerie des fleurs kimilsungia et kimiljongilia). Cette source a toute de même été retenue puisqu'elle constitue un écho d'une sélection officielle, mais il faut pondérer les informations qu'elle apporte¹¹.

Cette première liste de sites issue des sources prescriptrices a permis d'établir un tableau où les occurrences ont été reportées puis classées par ordre décroissant, fournissant quatre catégories de hauts lieux : incontournables, importants, secondaires et négligeables (une seule occurrence dans le corpus)¹². Un deuxième tableau a ensuite été élaboré à partir des témoignages de résidents et de visiteurs étrangers¹³, et de l'expérience de nos propres visites lors de missions sur le terrain (2008, 2009, 2013). Nous y avons ajouté les programmes offerts par les rares agences de voyage agréées. Sur les sept agences privées spécialisées qui proposent des voyages organisés en RPDC (Explore NorthKorea, en Chine, KoreaKonsult, en Suède, Koryo Tours, en Chine, New Korea Tours, aux États-Unis, Pyongyang Travel, en Allemagne, RegentHolidays, au Royaume-Uni, Young Pioneers Tours, en Chine), nous avons retenu ici les circuits de l'agence Koryo Tours, une des plus implantées et dynamiques dans le secteur, dont nous avons établi une liste des sites « incontournables »¹⁴, croisée aux précédentes. Ce deuxième tableau des pratiques touristiques réelles, lui aussi classé en quatre catégories, a enfin été croisé à celui des sources prescriptrices. Ce faisant, nous avons pu définir une

¹⁰ Nous avons tenu compte dans l'analyse des cartes de la présence des illustrations, et non seulement des sites listés sur la carte elle-même.

¹¹ Nous avons aussi effectué un croisement avec les sites décrits par trois ouvrages nord-coréens de type « beau-livre » composés de photographies seulement accompagnées de légende (Anonyme, 1975 et 1990, Han Pon Jo, 2007). Pour des raisons d'unité et d'espace, nous ne développerons pas ici ces dernières sources, qui sont cependant congruentes avec les autres listes.

¹² Pour plus de détails sur ces listes et les tableaux complets, consulter <http://www.benjaminjoinau.com/regimes-of-visibility-pyongyang.html>.

¹³ Témoignages écrits comme celui de Lankov (1995), récits issus d'entretiens avec des travailleurs d'ONG et de diplomates, sondage effectué auprès de résidents et visiteurs étrangers. Aucune source n'étant négligeable, nous avons aussi lu avec intérêt des romans graphiques sous forme de travelogues comme *Pyongyang* de Guy Delisle (2003), etc. Les neuf informateurs ont souhaité rester anonymes.

¹⁴ Liste disponibles sur <http://www.benjaminjoinau.com/regimes-of-visibility-pyongyang.html>.

liste dite « plus petit dénominateur commun » (PPDC) des sites recommandés, visités, visitables ou montrés, que l'on soit étranger ou nord-coréen. Cette liste a servi de base pour ma topo-mythanalyse, qui cherchait à décrire ce qui était *montré* effectivement et non toute le phénomène urbain de Pyongyang.

Tableau 1 - Liste « PPDC » des trois catégories de sites importants

Sites « incontournables »	Sites importants	Sites secondaires
Arc de Triomphe	Avenue et cité Kwangbok	Assemblée de Mansudae (Palais des congrès)
Grand Monument de Mansudae	Cimetière des martyrs de la révolution de Taesong	Avenue Changgwang
Maison natale de Mangyongdae et site révolutionnaire Mangyongdae	Gymnases de l'avenue Chongchun	Avenue Chollima
Mont Moran et son parc, et surtout : Porte Chilsong Pavillon Ulmil	Hôtel Koryo	Avenue Mansudae
Monument à la fondation du Parti	Maternité de Pyongyang	Avenue Munsu
Musée de la guerre de libération victorieuse de la patrie	Mémorial de Kumsusan	Avenue Sungri(ex-Chongno)
Palais des enfants de Mangyongdae	Métro de Pyongyang	Avenue Tongil
Palais des Études du peuple	Monument à la guerre de libération victorieuse de la patrie	Centre cinématographique international de Pyongyang
Place Kim Il-sung	Monument de la charte en 3 points pour la réunification nationale	Cinéma Taedongmun
Quais du fleuve Taedong	Musée central d'histoire de la Corée	Cirque de l'armée populaire
Statue Chollima	Musée de la Révolution coréenne	Cirque de Pyongyang
Monument aux Idées du Juche	Porte Potong	Exposition des Trois révolutions
	Porte Taedong	Forteresse du mont Taesong
	Restaurant Okryu	Musée des Beaux-Arts de Corée
	Stade du 1 ^{er} Mai	Gare de Pyongyang
	Studios des films de Pyongyang	Gold Lane (bowling)
	Université Kim Il-sung	Grand magasin n°1
		Grand théâtre de Pyongyang
	(Hôtel Ryugyong)	Grand théâtre de Pyongyang-Est
		Hôtel Yanggakdo
		Ilot Yanggak
		Librairie des langues étrangères
		Mausolée du roi Tongmyong
		Mont Ryonggak
		Musée de la fondation du Parti
		Parc d'attraction de Mangyongdae
		Parc de la jeunesse Kaeson
		Palais de la culture du peuple
		Pavillon Ryongwang
		Temple Kwangbop

		Théâtre Moranbong
		USS Pueblo

Liste réalisée par croisement des guides de voyages nord-coréens en langue étrangères (3), des cartes touristiques (2), d'un fascicule touristique (voir « sources primaires »), des visites de trois missions personnelles, des circuits touristiques de l'agence de voyages Koryo Tours et d'un sondage de visiteurs et résidents.

Cette liste laisse cependant de côté tout un ensemble de « non-lieux », c'est-à-dire les sites cachés, invisibles ou tout simplement non inclus dans les lieux « à voir » à Pyongyang. Auxquels il faut ajouter les sites visitables par un Nord-coréen « moyen » ou même par un résident étranger de long-terme, mais inaccessibles à la plupart des touristes de passage. Et bien évidemment, les lieux secrets, tabous, hors-limites même pour la plupart des citoyens nord-coréens. Enfin, l'aspect diachronique de cette visibilité doit aussi être prise en compte : il y a des sites qui sont montrés maintenant (l'hôtel Ryugyong¹⁵) qui étaient *off limit* il y a peu encore, ou bien des sites fermés temporairement pour des raisons économiques, de rénovation et d'entretien, etc.

Cette étude doit donc combiner une approche diachronique avec un repérage des différents usagers, en prenant en compte leur accès ou non à la scopie des différents lieux de la ville, et leur liberté relative dans le choix de cette scopie. Il s'agit donc de voir comment le récit urbanistique est transformé en dialogue ou imposé comme dogme. On retrouvera comme concept central dans cette analyse des régimes de visibilité la question de la distance – ou plutôt des différentes distances qui permettent, imposent ou interdisent à un usager d'être dans un rapport spectaculaire avec la ville et ses lieux. Idéalement, cette analyse devrait aboutir à une typologie, qui ne devrait pas être une simple description, mais être mise en relation avec les topo-mythanalyses effectuées, afin de repérer les liens/lieux de pouvoir, et, si l'enquête de terrain le permet, les stratégies de récupération, d'appropriation ou de résistance – bref comme on parle de bio-politique, il s'agit d'essayer de définir, à partir de ces différents régimes de visibilité, la dynamique d'une « *topo-politique* » de la capitale.

Essayons donc de repérer les régimes directeurs de Pyongyang, ville du contrôle s'il en est.

II. Régimes de visibilité à Pyongyang : une politique de la monstration

Cette ville toute entière reconstruite comme un décor de spectacle a donc besoin de spectateurs. Ce sont les habitants de Pyongyang bien sûr, et les Nord-coréens de province invités à venir visiter la capitale. Mais il ne faut pas négliger d'inclure dans ce parterre les touristes étrangers, aussi bien les visiteurs des pays amis non-alignés que les journalistes, diplomates et rares touristes venus des pays occidentaux à qui Pyongyang semble destinée comme un livre ouvert où lire la grandeur mégalomane du régime. Ces spectateurs étrangers sont des destinataires importants, même si quantitativement en nombre limité, car ils sont les médiateurs de cette dimension essentielle des capitales, la reconnaissance internationale. Aux visites guidées « obligatoires » qui composent tout circuit de la ville que nous trouvons dans notre PPDC, il ne faut pas oublier de rajouter l'architecture et

¹⁵ Nous l'incluons dans les PPDC pour des raisons complexes : bâtiment le plus haut de Pyongyang et un des plus célèbres à l'étranger, symbolisant longtemps en Occident la mégalomanie et la ruine du régime, il était un objet de gêne pour les autorités qui gardaient les touristes à distance, sans pouvoir les empêcher de l'apercevoir. Ce statut ambigu entourait même l'hôtel gigantesque d'une *aura* de fascination accrue – s'il n'était pas visible, il était à (aperce)voir. Maintenant que depuis 2012 sa couverture de vitres est achevée, il est à nouveau photographiable, et Koryo Tours a même pu accéder à l'intérieur du bâtiment.

l'emplacement des hôtels, même s'ils sont souvent sous-représentés dans les guides. Les hôtels de première et deuxième catégorie où sont censés descendre les visiteurs que l'on souhaite impressionner sont tous construits dans des tours élevées dans des sites offrant des perspectives sur la ville et son théâtre : hôtels Koryo, Yanggakdo International (construit par la société française Campenon Bernard), Changgwangsan, etc. Comme le tourisme traditionnel du royaume Chosŏn qui s'organisait autour de « vues » (*kyŏng*), souvent au nombre de huit, la découverte de la Pyongyang contemporaine assume cette tradition panoramique et elle est mise en scène comme une succession de *perspectives*. Pour y avoir accès, il faut donc des lieux privilégiant la scopie, soit élevés comme une tour ou une colline, soit ouverts comme une avenue ou le fleuve. Ces quatre éléments sont les briques élémentaires de la syntaxe de Pyongyang et c'est selon eux que se sont construits les hauts lieux et que s'organisent la plupart des circuits touristiques.

Nous allons essayer de relever et commenter les différents régimes de visibilité des sites rencontrés dans la liste « PPDC » en la confrontant avec les prescriptions et les pratiques, sans oublier les « non-dits » de ces listes. On rencontre tout d'abord des sites « incontournables » où il est difficile de ne pas aller, et où l'on est quasiment forcé de retourner voyage après voyage (comme le grand monument de Mansudae), et que tout visiteur, même pressé, aura vu. Il y a ensuite la catégorie des sites ouverts à la visite et proposés aux visiteurs ayant le temps et/ou qui le désirent (ex : studios de films de Pyongyang) – importants, mais optionnels. Enfin, il faut prendre en compte les sites qui ne sont pas visitables, temporairement ou indéfiniment, et parmi ceux-là ceux qui sont décrits dans la littérature touristique et ceux qui sont « tabous » (ex : résidences privées des Kim) et n'y apparaissent pas. Il faut encore noter que le contenu des visites d'un séjour dépend de la nature du voyage : affaires, journalistique, universitaire, purement touristique, etc. Au-delà des « incontournables », vus par tous, il nous est apparu que la ville est montrée différemment (ou « censurée » différemment) selon que l'on voyage avec des journalistes étrangers ou que l'on est un simple touriste payant. Cette dimension de « mise en scène » du paysage de la ville par le contenu et la forme de la visite est essentielle et sera abordée plus loin.¹⁶

A. « PPDC » et littérature officielle

1. Sites « incontournables » et « importants »

Les guides le montrent : on doit commencer la visite de la ville par son « centre idéologique »¹⁷, soit le grand monument de Mansudae, soit par la place Kim Il-sung et sa magnifique perspective (tour du Juche). Ce sont des « incontournables », la halte avec dépôt de gerbe devant les statues de Mansudae étant un pèlerinage officiel quasi obligatoire. Après, l'ordre de visite diffère : le guide *Pyongyang* (1999) privilégie « l'axe de vie » (hagiographie de Kim Il-sung, voir Joinau, 2012) avec le palais de Kumsusan en troisième partie, alors que le *Guide touristique de la Corée* (1994) ne comprend pas ce site (car antérieur à sa transformation en mausolée) et propose à la place l'ancien centre historique avec le quartier Haebangsan. Il faut dire que ce guide va privilégier l'axe du fleuve pour les visites. Ainsi le quartier Moranbong n'apparaît qu'en cinquième partie, alors que le guide

¹⁶Le photographe et journaliste David Guttenfelder (responsable Asie de Associated Press) nous racontait qu'un de ses premiers voyages professionnels en RPDC à la fin des années 1990 avait eu lieu dans un bus affrété pour les journalistes invités dont les fenêtres avaient été condamnées. Ces derniers étaient amenés de site en site, « en aveugle », et ne pouvaient avoir de perspective sur la ville et le pays que par les « vues » qui leur étaient octroyées à chaque arrêt lorsqu'ils descendaient du bus – au point que Guttenfelder finit par douter de la réalité de ce pays ! Dans un même ordre d'idée, les années 2000 ont vu un plus grand laxisme dans l'accès aux sites, la promenade libre, la prise de vues photo et vidéo sans limitation. Tout cela est bien sûr à mettre en relation avec l'agenda politique et économique de la RPDC.

¹⁷ Que le quartier situé entre l'ancien mont Nam, désormais palais des études du peuple, et Mansudae soit le nouveau centre de Pyongyang est confirmé par Kim Jong-il lui-même dans ses écrits (Kim, Jong-il, 2003 : 139).

Pyongyang, plus proche de ce que nous avons relevé par l'analyse historico-symbolique, le place tout de suite après Kumsusan : ce guide privilégie le « centre idéologique » avec les hauts lieux de mémoire. Dans la pratique, Kumsusan peut ne pas être proposé du tout à la visite, ni Moranbong d'ailleurs. En revanche, il serait inimaginable pour un touriste occidental de ne pas avoir à visiter le musée de la libération victorieuse de la patrie (guerre de Corée). On pourrait se demander si un touriste d'un pays non-aligné serait obligé de faire les mêmes visites ? Il semblerait que la visite de ce musée, rénové récemment, et celle de l'USS Pueblo, désormais adjacent au musée, soient des incontournables pour les visiteurs occidentaux à qui elles dispensent un message anti-impérialiste fort. On rajoutera que le quartier de l'hôtel où séjourne le touriste sera bien sûr exploré dans la pratique, et le choix de cet hôtel, souvent imposé par l'agence de voyage officielle, n'est d'ailleurs pas neutre. Les visiteurs venus pour participer au Festival de cinéma international seront très probablement confinés dans l'hôtel Yanggakdo sur la même île que le centre cinématographique où ont lieu les projections, pour mieux « gérer » les groupes. Pourtant, les hôtels ne sont pas considérés par la littérature officielle comme des incontournables, même s'ils sont parfois mentionnés brièvement, comme par exemple le Koryo, où se trouvent une micro-brasserie, une salle d'exposition de l'artisanat (une boutique en fait), une librairie, ou le Yanggakdo pour les raisons évoquées plus haut (il a aussi des boutiques, un casino, et son restaurant panoramique offre certainement une des plus belles vues sur la ville). Mais la littérature officielle préfère les hauts lieux à forte valeur idéologique ajoutée.

Autre site quasiment inévitable, le site révolutionnaire Mangyongdae arrive cependant dans les guides qu'en septième et huitième sections. Le *Guide touristique de la Corée* aura ainsi privilégié la description de la rive gauche, pourtant a priori secondaire, avant Mangyongdae. Mais ce front pionnier urbain dans les années 1980-1990 a fait l'objet de constructions symboliques (grand théâtre, maternité, tour du Juche, monument de la fondation du Parti) et comme nous le développerons plus bas, il y a certainement une logique de miroir autour de l'axe du fleuve qui propose de lire la Pyongyang de l'ancien centre comme un livre ouvert depuis la rive est.

En revanche, le quartier du mont Taesong, à l'autre extrémité de « l'axe de vie », vient juste après Mangyongdae, et les ouvrages se terminent par des monuments très excentrés comme les mausolées de Tangun et de Tongmyong. On voit donc que, si les sites considérés comme des hauts lieux importants et à (faire) visiter se retrouvent bien d'un ouvrage à l'autre, les hiérarchies sont différentes, évoluant avec l'urbanisation même de la ville et avec le régime politique lui-même (mort de Kim Il-sung, par exemple).

Il est rare qu'un séjour n'inclue pas un spectacle, soit au cirque, soit au palais des enfants de Mangyongdae, même si ces sites pourraient être considérés comme secondaires d'un point de vue idéologique. Il y a en effet une logique de spectacularité monumentale du régime, qui va de pair avec *lespectaclecomme divertissement*, et qui rencontre donc le souhait naturel de divertissement de la part des touristes qui renvoie, lui, à la logique du voyage touristique... Il n'est donc pas étonnant de retrouver les deux cirques et le palais des enfants dans la liste des sites prescrits essentiels. En fait, dans cette liste, les monuments « incontournables » et « importants » à dimension idéologique représentent une moyenne de 65% des sites prescrits, alors que les sites dédiés aux divertissements représentent 22,5% (et seulement 2,5% pour les hôtels et restaurants). Il est intéressant de voir que la liste des pratiques réelles, pour les mêmes catégories de sites, présente une répartition de 64,5% de sites « idéologiques » pour 14% de sites liées au divertissement, ce qui montre un certain isomorphisme, même si on aurait pu imaginer une plus grande présence du divertissement dans les pratiques réelles. Comme on s'y attend, les hôtels et restaurants représentent un pourcentage plus important (8%) des sites pratiqués par les touristes, que ce soit l'hôtel où ils résident ou non, deux hôtels seulement étant cités fréquemment et les autres n'étant mentionnés que comme lieu de séjour, et non comme destination de visite. On a donc une certaine homogénéité des prescriptions et des pratiques au niveau de ces deux premières catégories de sites.

Cette liste des sites « incontournables » et « importants » nous a permis de définir dans notre topo-mythanalyse (Joinau, 2012) « l'axe de vie » et le « polygone idéologique » centré autour de Mansudae et composé de neuf monuments idéologiques essentiels. Ces hauts lieux sont tous des points focaux d'où apprécier les perspectives savamment construites (voir Kim Jong-il, 2003), soit qu'ils soient construits comme le palais des études du peuple sur une colline (mont Nam), soit qu'ils soient une tour comme le monument aux idées du Juche, soit qu'ils se trouvent sur une très large avenue comme le monument à la fondation du Parti. Ce polygone ouvre une série radiale de perspectives, montrant qu'il n'y a pas une, mais plusieurs plateformes panoramiques d'où voir la ville. Elles dessinent d'ailleurs par leur radialité construite en réseau une série de répétitions (d'un haut lieu, on aperçoit une partie des autres) qui confirment pour le visiteur, au fil des visites, l'importance du plan symbolique et des monuments ainsi soulignés. Il y a cependant un axe de lecture unifiant qui nous est apparu plus tardivement, en visitant le centre de recherche Paekdusan. Une fresque dans l'entrée¹⁸ montre un plan à vol d'oiseau en plongée de la ville vue depuis la rive Est, avec le fleuve Taedong comme axe, permettant une vision globale du centre idéologique de Pyongyang. Cette vision englobante est bien sûr théorique, puisqu'elle n'est pas praticable dans la réalité de la visite, à la différence des perspectives évoquées plus haut. Cependant, cette fresque montre que l'axe de vie Sud-Nord, avec le fleuve Taedong qui lui sert de démarqueur géographique physique, fonctionne comme axe de symétrie Ouest-Est. Plusieurs perspectives horizontales se trouvent en effet ordonnées autour de cet axe : place Kim Il-sung-tour des idées du Juche, ou hôtel Ryugyong - Mansudae – monument à la fondation du Parti. S'il n'y a pas de point nodal d'où voir tout Pyongyang *en pratique*¹⁹, il y a bien une *vue idéale* dont le centre serait sur Pyongyang-Est et qui permettrait d'englober en une vue panoramique tous les hauts lieux de la capitale. Cette disjonction entre vues réelles partielles et vue englobante idéale du plan-carte est instructive. Elle souligne l'effort pour une *totalité* spectaculaire/scopique toujours contrariée par l'éclatement propre à la spatialité de la ville, qui oblige les horizons à se réduire à des points de vue et les perspectives à céder à la proximité du quartier et des pratiques réelles. Il n'en reste pas moins que Pyongyang révèle une conscience profonde et une maîtrise étonnante de la planification spectaculaire.

Concernant le fleuve Taedong et ses berges, il est à remarquer qu'il figure en bonne place dans la littérature touristique, probablement par les points de vue offerts, mais aussi parce qu'il donne une image idyllique (vue de loin) des loisirs des habitants de Pyongyang. Les quais des rivières ont été parmi les premières réalisations après la guerre dans la capitale, à cause des risques d'inondations bien sûr²⁰, mais aussi certainement dans la logique propre aux quais dans l'imaginaire contemporain de la ville (comme les quais romantiques de Paris). Le *Guide de la Corée* adopte ainsi un plan plus géographique résolument axé autour du fleuve, mais dans toute la littérature les cours d'eau sont ramenés aux îlots aménagés, au monument célébrant les travaux sur la rivière Potong et brièvement aux pavillons anciens qui les bordent. Or il y a de nombreux parcs sur berges, très fréquentés par les habitants de Pyongyang qui y viennent en couple, en famille, etc. On y trouve aussi un restaurant flottant, des bateaux-mouches, des canots à rame à louer, etc. Cette dimension du loisir citadin n'est pas *off limit* (on peut avoir droit à un pique-nique ou à une balade), mais n'est pas une priorité de visite de par son contenu « non idéologique ». Il s'agit donc d'un exemple où les pratiques des étrangers en visite sont très différentes de celles des Nord-Coréens.

¹⁸ Voir photographie sur <http://www.benjaminjoinau.com/regimes-of-visibility-pyongyang.html>.

¹⁹ Les vues panoramiques offertes par les tours des idées du Juche et de l'hôtel Yanggakdo, quoiqu'englobantes, n'offrent pas cette vue idéale de la fresque.

²⁰ Il ne faut pas négliger la dimension idéologique de ce travail d'endiguement, qui participe du discours officiel sur la capacité du régime socialiste à dompter la nature. On retrouvera une telle fascination pour le travail des quais comme signe de développement à Séoul.

À cette liste des sites essentiels, il faut maintenant considérer ceux qui, bien que revenant dans les propositions de la littérature officielle, sont plus secondaires et optionnels.

2. Sites « secondaires »

Cette catégorie est plus délicate à analyser, car elle recouvre des réalités différentes.

a) Sites prescrits, mais rarement visités

Certains sites classés dans nos listes sont rarement visités dans la pratique, car dotés de peu d'intérêt pour le visiteur étranger ou d'une « charge » idéologique moins importante (site révolutionnaire Chilgol, îlot Ssuk, etc.). Ils sont cependant cités par la littérature officielle, car appartiennent à la logique du récit mytho-idéologique concernant le régime. Nous relevons ainsi, sur un total de 88 sites listés comme prescrits régulièrement, 32 items qui ne sont pas ou très rarement visités dans la pratique (plus de 36%)... Pas moins de 18 d'entre eux sont pourtant parmi les catégories des « incontournables » et des sites « importants ».

Pourtant les deux tableaux (sites prescrits et sites pratiqués) présentent un nombre très proches d'entrées (88 et 72 respectivement). Si le nombre et la nature des sites incontournables sont très similaires, les différences sont marquées au niveau de la deuxième catégorie (sites « importants »), largement plus nombreux pour les prescriptions (40, pour 13 seulement dans les pratiques). Les sites secondaires sont en revanche plus nombreux dans la pratique (42 contre 32). Cela montre d'une part, comme on s'y attend, que la présentation officielle de la capitale est différente de sa visite réelle, beaucoup de sites étant fantômes pour les visiteurs, existant principalement sur le papier ou aperçus de loin en passant. Et d'autre part, que les pratiques réelles se font autour d'un nombre restreint de sites récurrents, ce qui est certainement lié en partie aux contraintes de temps inhérentes au voyage, et qu'il y a en revanche un grand nombre de sites secondaires dans les pratiques car relevant de l'optionnel, en fonction des intérêts et de la nature du voyage des visiteurs. On notera cependant que les listes des sites secondaires ont de nombreux points en commun (16 items, soit la moitié des sites prescrits), et qu'il n'y a que deux sites que la littérature officielle considère comme secondaire que les pratiques mettent plus à l'honneur : le cimetière des martyrs de la révolution de Taesong, site « important » dans les pratiques, et le USS Pueblo, absent du tableau des prescriptions et pourtant site « incontournable » des pratiques. Nous reviendrons sur ce dernier point.

On pourrait penser, à l'inverse, que les visiteurs privilégieraient les sites liés au divertissement, au shopping et aux autres éléments généralement associés au tourisme, plutôt qu'aux nombreux hauts lieux très chargés (et souvent répétitifs) idéologiquement. Or les pratiques sont assez « normatives » et ne s'éloignent guère des prescriptions, seulement par des détails et une relégation au niveau secondaire (optionnel) de sites présentés comme incontournables (3) et importants (11).

On pourrait mentionner ici les rares sites « traditionnels » (portes, forteresse, pavillons, temples) qui sont décrits, aperçus, mais plus rarement visités en pratique. Les touristes semblent plus attirés par les bâtiments modernes qui font la spécificité de Pyongyang, ce qui conforte le but du régime, qui a certes intégré ces reliques historiques dans son plan général en les rénovant, mais qui les place à dessein en position de subordination en tant que traces d'une société féodale inégalitaire. Les étrangers épousent naturellement cette hiérarchie, car beaucoup viennent confirmer par leur visite leurs représentations préformées de la ville totalitaire, et non visiter la Pyongyang historique.

b) Sites peu ou pas prescrits, mais visités/visitables

Il y a donc une minorité de sites que la littérature officielle considère comme secondaires, mais qui en fait rencontre la faveur des touristes. Plus nombreux sont les sites visités en pratique (12, soit 16,6% de la liste totale) qui sont absents des PPDC des guides officiels.

(1) Hôtels

Les hôtels, qui sont pour certains une vitrine du régime (Koryo, Yanggakdo) et un moyen de contrôle des groupes de visiteurs (Yanggakdo et son isolement), sont, comme on s'y attend, la première clé vers la ville. Comme nous l'avons suggéré, le site où ils ont été construits et leur architecture en forme de tour les vouent souvent à une fonction première panoramique d'où la ville et son urbanisme se révèlent. Non seulement ils sont, comme au Sud, des lieux importants de socialisation des apparatchiks locaux, des résidents et des hommes d'affaires étrangers, mais ce sont aussi les espaces les plus fréquentés des touristes durant leur séjour, car ils proposent restauration, loisirs (billards, karaokés, piscines et saunas), espaces de consommation (bars, boutiques de souvenir, librairies, etc.). Ils dépassent donc leur seule dimension fonctionnelle d'hébergement et sont bien plus importants dans la pratique qu'ils ne le paraissent dans la littérature officielle.

(2) Grands magasins

Peu présents des guides touristiques hormis le grand magasin n°1 parfois mentionné comme site secondaire, ce sont parmi les « must » d'une visite à Pyongyang, souvent dans la liste des souhaits des visiteurs, et souvent refusés en fonction de l'agenda économique (problèmes d'approvisionnement). On mentionnera en particulier le Ragwon dans le centre-ville, qui propose aussi une micro-brasserie populaire dans les circuits de Koryo Tours. Le fait qu'ils ne soient pas toujours « montrables » en fonction de l'approvisionnement et représentent une vitrine de l'état de l'industrie nord-coréenne expliquerait leur quasi absence des guides en dépit de leur popularité.

(3) Librairies, philatélie et boutiques touristiques

Tout séjour à Pyongyang passe en général par les boutiques de souvenirs qui font le bonheur des visiteurs : librairies des hôtels ou du centre où sont en vente livres et cartes en langues étrangères, DVD, posters, peintures et gravures, etc. Les boutiques du Koryo et du Yanggakdo sont particulièrement bien achalandées. La boutique de philatélie connaît aussi un certain succès, tout comme la librairie des langues étrangères dans le centre, une des destinations incontournables des touristes étrangers, absente des guides cependant. Dans la même situation se trouve le studio artistique Mansudae, qui est à la fois un musée-galerie et une boutique d'art nord-coréen, une source de devises pour le régime, mais probablement trop « commerciale » pour être placée dans les sites importants officiels.

(4) Restaurants

Les visiteurs occidentaux sont toujours étonnés de constater que Pyongyang comprend un assez grand nombre de restaurants, fréquentés et approvisionnés, répartis dans toute la ville. Ceux où ils sont reçus sont en général les mieux entretenus et les plus célèbres de la capitale, comme le fameux Okryu (Ongnyu) au bord du Taedonggang, idéalement situé dans le « polygone idéologique ». Avec l'apparition de restaurants « étrangers », c'est devenu un nouvel élément de la « wish-list » des visiteurs d'avoir le droit de visiter le restaurant italien ou le premier fast-food du pays dont la presse étrangère s'est faite l'écho. Alors que les meilleurs établissements gastronomiques sont une partie incontournable de tout guide de voyage, nos guides ne leur font pas la part belle, les mentionnant très brièvement en fin de volume, avec les hôtels. Cela ne fait que confirmer la dimension idéologique du tourisme en RPDC. Pourtant, les restaurants sont un élément-clé d'un séjour : lieux importants de sociabilité et de prestige (banquets), ils sont aussi l'occasion pour le régime de nier les rumeurs sur la famine et le manque de vivres. Il n'y a cependant que le Okryu qui fasse l'objet de photos et de descriptions, certainement du fait de sa taille et de son architecture représentative du style « coréen » développé à partir des années 1960. Certains étrangers curieux d'exotisme et de raretés ont fait

l'article des micro-brasseries et bières de Pyongyang, avec un certain écho sur Internet, relayé par le blog de Koryo Tours qui inclut, comme nous l'avons dit, une telle visite à ses circuits²¹.

On remarquera que les hôtels de première catégorie, comme la plupart des restaurants haut de gamme ou le bowling, s'ils sont très fréquentés par les touristes étrangers, ne le sont que plus rarement par les touristes nord-coréens n'appartenant pas à une élite politique ou économique. En revanche, le restaurant Okryu, vrai haut lieu gastronomique de la ville, voit des bus de touristes nord-coréens le visiter dans ses immenses salles, tout comme le nouveau delphinarium, que Kim Jong-un a apparemment souhaité comme une vitrine du développement économique du pays, non seulement pour les étrangers, mais aussi pour son peuple. On notera depuis quelques années, après la mort de Kim Jong-il (2011), un accent mis sur les sites liés au loisir et au divertissement (delphinarium, nouveau parc d'attraction de Rungrado, patinoire, piste de roller et spa de Ryugyong, centre de bains de Munsu, théâtre du peuple de Changjon, parc folklorique près du mont Taesong, station de ski de Masikryong, etc.). Ce sont des indicateurs forts pour un régime que l'on décrit souvent comme ruiné.

(5) USS Pueblo

Il y a un site absent des guides, hormis une photo dans le fascicule *Pyongyang Tour*, qui est pourtant systématiquement montré aux touristes occidentaux, le USS Pueblo. Il s'agit d'un navire américain saisi par les forces nord-coréennes en 1968 dans leurs eaux territoriales. Il n'a en soi aucun lien avec Pyongyang, et n'a été amené dans la capitale qu'en 1999. C'est certainement pourquoi le guide *Pyongyang*, datant de 1999, ne le mentionne pas. Mais la carte *Pyongyang*, plus récente, ne le mentionne pas non plus... Il faudrait s'interroger sur cette absence. Probablement que ce site, qui a sa place dans l'économie psychologique d'un tour guidé de la ville à destination des étrangers, surtout des Occidentaux, n'a pas une place aussi importante dans le plan urbanistico-idéologique ? Une guide en charge de la visite en anglais, maintes fois photographiée, est aussi fréquemment la guide anglophone en charge des visites du musée de la guerre de libération... Or ces deux sites sont incontournables d'un passage à Pyongyang pour tout touriste étranger, au moins occidental, comme s'il fallait ce stage de rééducation historique et idéologique avant de pouvoir aborder la ville et le pays. Étroitement associé à la capture du General Sherman, navire américain coulé à Pyongyang en 1866 et dont l'ancre a longtemps été exposée sur le quai du Taedong où est amarré le USS Pueblo²², ce dernier a une valeur historico-politique symbolique élevée, malgré un intérêt touristique mineur. À cet égard, bien qu'excentré du « polygone idéologique » et absent des guides et cartes, le Pueblo fait donc partie, pour les étrangers au moins, d'un certain « pèlerinage » idéologique de la ville, ce qui montre qu'au Pyongyang matériel de béton et de marbre il ne faut pas oublier de superposer les couches d'un paysage plus immatériel. Ce vieux navire percé de balles ne peut que résonner de manière pathétique dans le cœur des touristes étrangers, de manière plus patriotique pour les touristes nord-coréens sensibilisés depuis l'enfance aux exactions des « impérialistes américains », et son *effet*, au sens théâtral du terme, participe de la mise en scène globale du récit *dramatique* déployé dans la ville : luttes, résistance, guerres, révolution - musées et monuments célèbrent une histoire tragique et héroïque, fortement belliciste, dont l'effet sur le visiteur n'est pas neutre. Tout porte au contraire à affirmer que le sentiment d'oppression ressenti si régulièrement par les visiteurs étrangers, est bien un effet désiré et entretenu par les plans d'urbanisme. Le gigantisme des bâtiments et le trope récurrent de la verticalité, surtout dans les « incontournables » (tour du Juche, statues de Mansudae, palais des études du peuple, place Kim Il-sung, hôtel Ryugyong, fontaine géante du Taedonggang, etc.) viennent redoubler ce sentiment d'être minuscule et isolé, sous le regard et le contrôle du régime (Parti,

²¹ Voir <http://www.koryogroup.com/blog/>, dernière visite le 30/11/2014.

²² Fin 2012, le USS Pueblo a été à nouveau déplacé sur la rivière Potong à Pyongyang, près du nouveau musée de la guerre de libération victorieuse de la patrie, trouvant un emplacement qui l'intègre symboliquement à cette guerre « victorieuse » (il s'agit de la guerre de 1950-53) et la confirme comme telle.

Leaders). Dans ce paysage façonné pour marquer les esprits, il faut inclure les « non-sites », les monuments interdits et refoulés que nous allons développer plus loin.

(6) Autres

Enfin il y a des sites très récents qui ne sont pas, de fait, encore mentionnés dans la littérature officielle, mais qui sont déjà visités et fièrement montrés aux touristes (voir en partie la liste en 2, b, 4 plus haut). Entrent dans cette liste Kumsusan en tant que mémorial pour les guides plus anciens ou la galerie d'exposition des Kimsongilia et Kimjongilia (2002), absents en dépit de leur fort symbolisme et d'une place non négligeable dans les visites. Pour cette dernière galerie, on peut imaginer un certain goût pour le kitsch totalitaire cultivé par certains touristes occidentaux, les visites donnant plus de place à cette galerie qu'elle n'en a dans l'économie du tourisme idéologique officiel. De plus, outre le grand monument de Mansudae qui accueille depuis 2012 la statue de Kim Jong-il décédé à côté de son père, il faut mentionner une des grandes réalisations des années 2010 : l'avenue et la cité Changjon, au pied de Mansu, dans la perspective du monument de la fondation du Parti et sur la route pour la porte Potong et l'hôtel Ryugyong. C'est donc en passe de devenir un incontournable des visites, et avec son écran géant projetant des films « publicitaires », le premier à Pyongyang, ses restaurants « high tech » et ses appartements modèles, ce quartier est comme une vitrine d'exposition de la transition économique du pays et de ses aspirations à s'inscrire dans le développement.

L'église Changchung peut faire l'objet de visites de la part d'étrangers curieux de l'état de la religion en Corée du Nord, mais pour des raisons idéologiques évidentes, les églises et lieux de culte en général ne sont pas mis en avant officiellement, juste mentionnés pour promouvoir la tolérance théorique du régime. Il est intéressant de noter que pour une ville aussi ancienne que Pyongyang, la monumentalité religieuse traditionnelle n'a aucun rôle dans la structure urbaine.

c) Agence de voyage et spécificité des circuits touristiques

Nous avons déjà souligné que l'appréhension de la ville et les sites visités dépendaient fortement de la qualité du visiteur. Il peut être intéressant d'analyser séparément le tourisme tel qu'il est organisé par les agences de voyage pour étrangers²³. Nous prenons pour exemple les circuits de l'agence de tourisme Koryo Tours (Pékin), la plus représentative et connue des agences de voyage privées habilitées à travailler avec le Nord. Cette agence basée en Chine et opérant depuis 1993 a développé un secteur niche avec le tourisme en Corée du Nord. Ses fondateurs britanniques, Nicholas Bonner et Joshua Green, ont su entretenir des relations de confiance avec les autorités nord-coréennes et peu à peu proposer aux touristes des destinations plus variées, autrefois fermées. C'est ainsi eux qui ont diffusé les premières images de l'intérieur de l'hôtel Ryugyong après sa rénovation et son « ouverture » en 2012²⁴.

Sur 23 sites et attractions incontournables de l'agence proposés dans la plupart des circuits (ses « PPDC »²⁵), 17 correspondent à ceux rencontrés dans la liste des sites prescrits par la littérature touristique officielle. Comme on s'y attend, ce sont les sites les plus connus de la capitale : place Kim Il-sung, Mansudae, Kumsusan, colline Moran, Mangyongdae, etc. Ces dix-sept sites peuvent véritablement représenter dans notre corpus les hauts lieux incontournables que non seulement le régime veut absolument montrer aux visiteurs, mais que ces derniers en général *veulent* aussi visiter. Pour beaucoup en effet, ne pas voir un de ces « landmarks » célèbres à l'étranger signifierait « manquer » quelque chose, comme une occasion ratée, une sorte d'incomplétude du voyage.

²³ Par étranger, nous entendons ici tous les touristes hormis les Chinois qui ont leurs propres canaux pour se rendre en RPDC et que nous n'avons pas inclus dans cette enquête.

²⁴ Voir le blog : <http://koryogroup.com/blog/?p=1156>, dernière visite le 30/11/2014.

²⁵ Pour le détail de cette liste, voir <http://www.benjaminjoinau.com/regimes-of-visibility-pyongyang.html>.

Koryo Tours propose en outre pas moins de 21 sites non décrits par les guides touristiques nord-coréens, dont 6 figurent dans les 23 sites incontournables de l'agence, ce qui représente environ un quart d'« inédits ». Parmi eux, on trouve l'USS Pueblo déjà mentionné. On trouve encore une série de sites liés aux loisirs et aux divertissements purs, comme les *mass games* (en août-septembre), le bowling, le stand de tir, les parcs d'attractions ou de fontaines: ils répondent aux besoins de touristes qui pour beaucoup souhaitent mélanger tourisme classique avec divertissements et visites culturelles. On remarque que chaque attraction peut aussi être justifiée comme une sorte de visite « ethnographique » de la manière dont les Nord-Coréens passent leurs loisirs, l'occasion de faire des photographies de « locaux »...

On trouve encore une série de sites liés à la consommation : un autre type de loisir incontournable du voyage, qui permet aux visiteurs de se « mêler » à la population locale de Coréens et de résidents étrangers, tout en consommant et achetant des souvenirs – et en apportant des devises à l'état nord-coréen, qui ne peut qu'encourager le développement de ce genre de destination : nous avons déjà traité de ces lieux. On rajoutera à cette catégorie tous les restaurants étrangers devenus depuis les années 2000 des curiosités à ne pas manquer, et qui permettent aussi au touriste fatigué de la cuisine coréenne de retrouver un régime (alimentaire) familier : pizzeria, fast-food (hamburger), coffee-shop Pyolmuri ouvert par un Suisse, micro-brasserie, etc. Il semblerait que ce soit une spécialité de Koryo Tours d'être parmi les premiers à proposer ces sites dans ses circuits. Ils jouent d'ailleurs un rôle non négligeable par leur site Web et leur blog dans la transmission d'informations sur de tels lieux et leur promotion auprès des étrangers. Il est intéressant que ce soient finalement des endroits « exotiques » d'un point de vue coréen, mais familiers aux touristes étrangers, qui intéressent une grande partie de ces derniers. La différence ressort mieux quand on compare des choses semblables, c'est au fond un principe sain de comparatiste...

Deux sites parmi ces « inédits » (un collègue et une clinique de médecine traditionnelle Koryo) se situent entre la visite culturelle, le voyeurisme pour le premier et le classique du voyage touristique (le « healing », le spa) pour le deuxième. Est-ce que le but de ces « sites » incongrus est simplement marketing, un moyen d'offrir une variété plus grande de circuits, quitte à ajouter des destinations sans grand intérêt ?

Il faut noter encore une fois que la quasi-totalité des sites « inédits » ici décrits sont accessibles aux Nord-Coréens (hormis le club diplomatique), mais sont dans la pratique réservés aux élites qui seules ont les moyens de les fréquenter. Il y a donc ici un clivage intéressant où la visibilité réelle (accessibilité) de ces sites ne correspond pas aux mêmes groupes sociaux selon la nationalité.

B. Les sites invisibles/non visités

Comme nous le suggérons, il y a une topographie secrète ou refoulée de Pyongyang, et cela à plusieurs niveaux. Nous la découvrons en croisant les listes « officielles » avec d'autres sources décrivant la capitale d'un point de vue extérieur (comme Springer, 2003).

1. Sites fermés pour rénovation

Il y a régulièrement des monuments qui ne peuvent être visités sous prétexte de « rénovations », comme la galerie d'art coréen (réouverte en 2012) ou le grand théâtre de Pyongyang (rénovation terminée, mais toujours pas visitable à notre connaissance), alors qu'ils sont dans tous les guides en position essentielle. Il est admis que si c'est vrai pour certains d'entre eux, pour d'autres sites, c'est pour des raisons de vétusté qu'ils sont fermés, l'état n'ayant pas les moyens de les entretenir. À l'opposé, certains monuments qui n'étaient plus prescrits à cause de leur décrépitude, comme le cinéma Taedongmun, magnifiquement restauré et rouvert en 2008, bien qu'absent des guides et de beaucoup de cartes, risquent d'intégrer ces derniers à l'avenir et sont déjà dans les visites pratiquées. Il

y a donc une géométrie variable en fonction des moyens financiers et des politiques culturelles du moment. Cela crée en tout cas une première série de bâtiments fantômes, dont on entend parler, mais que pendant des années il est impossible, souvent pour des raisons peu claires, de visiter. Ce clivage entre les guides et les pratiques possibles entretient cette zone de mystère qui entoure les activités du régime nord-coréen pour les observateurs étrangers.

2. Entre déni et hyper-visibilité, l'hôtel Ryugyong

Il faut citer un des grands absents des guides officiels qui est pourtant partie prenante du paysage idéologique et physique de la ville : l'hôtel Ryugyong. Édifié à partir de la fin des années 1980, puis laissé à l'abandon faute de moyens, ce projet pharaonique était encore il y a peu tabou, parce que représentant un échec du régime. Il surplombait cependant toute la ville de sa silhouette représentant trois pics gigantesques, et il était inévitable, même s'il était difficile de l'évoquer et impossible de l'approcher. On pouvait à la fin des années 2000 le photographier depuis l'avenue qui part de la porte Potong, alors que cette avenue et ces photos étaient interdites aux étrangers pendant la décennie précédente. Désormais que les travaux ont repris et que la couverture de verre a été achevée, on peut désormais s'en rapprocher et Koryo Tours, comme nous l'avons noté, a même annoncé des séjours à venir après avoir posté sur son blog des photos de leur visite au sommet de l'hôtel en septembre 2012. Cette tour a suscité chez les observateurs étrangers les conjectures les plus folles, des blogs proposaient même des montages photos pour prouver que l'hôtel était en travaux, ou qu'au contraire il allait s'écrouler... Bien malgré les autorités qui prenaient soin de ne pas le mentionner dans la littérature officielle et d'en limiter les vues photographiques, il a été pendant longtemps, avec sa grue fantomatique accrochée à son sommet pour simuler une activité, le plus grand des « thomassons » de Pyongyang²⁶. On voit que la gestion de sa vision reposait totalement sur une politique de mise à distance, comme un décor de théâtre que l'on ne peut voir que de loin pour que son effet opère. Et il révèle aussi l'existence d'une contre-géographie, d'une représentation alternative de la ville chez les visiteurs étrangers (et peut-être nord-coréens eux-mêmes), nourrie de ces hétérotopies inaccessibles. C'est toute la subtilité de l'urbanisme idéologique de Pyongyang, de savoir intégrer à sa politique de monstration les « trous noirs » des sites tabous.

3. Sites « off limit »

Il nous faut donc rajouter les sites qui non seulement ne se visitent pas, mais qui ne sont pas même mentionnés. Non seulement absents des guides et cartes, ils sont également non visitables, voire non visibles, car cachés par des murs, protégés par des cordons sécuritaires, et même souterrains. On mentionnera tout d'abord les lieux de pouvoir, les résidences et lessièges administratifs des élites du régime. Outre les palais de la dynastie des Kim, on évoquera en particulier le quartier connu officiellement comme « le quartier du Parti » à l'ouest de la colline Nam et que les résidents étrangers nomment « la cité interdite ». Elle n'est connue que par quelques témoignages de transfuges et des photos satellites, car on ne peut en approcher, les rues adjacentes étant lourdement gardées et bloquées au trafic. Cette zone toute entière est un triangle vide sur les cartes, qui ne la mentionnent pas. D'autre part, les ministères sont absents de la littérature officielle. Pourtant sur la Place Kim Il-sung, deux grands bâtiments en abritent, qui furent dans les années 1960 une source de prestige. Construits par les Soviétiques, ils furent longtemps fièrement présentés comme les grands immeubles de la capitale, avant d'être « oubliés » des guides après la désoviétisation du régime (Springer, 2003). Nous n'avons que des conjectures, parfois contradictoires, sur les services abrités par ces monuments. Il faudrait ajouter le Pyongyang souterrain, dont l'exemple symbolique est le théâtre souterrain de Moranbong qui fut lors de la guerre un lieu de réunion et un QG à 125 mètres de

²⁶ Voir Henri Desbois, « Monuments intimes : les thomassons, témoins modestes des mutations contemporaines de l'urbanité », à paraître.

profondeur en dessous du théâtre du même nom (voir le travail de fiction autour de ce site dans le film du même nom²⁷). Une ville entière aurait été construite sous terre pour accueillir les populations en cas de nouveau conflit, ce qui a nourri bien des fantasmes en Occident. Le métro très profondément enterré en est un exemple. Springer (*ibidem*) mentionne une quinzaine d'autres sites très sensibles comme des camps ou prisons, qu'on ne s'étonne pas de ne pas retrouver sur les cartes et dans les guides.

Plus inattendu est le sort réservé à ce qui fait habituellement le cœur vivant d'une ville : ses quartiers résidentiels. Si on montre de loin, depuis les véhicules, les nombreux complexes d'appartement et les avenues-cités qui ont fait la fierté des campagnes d'urbanisation des années 1970-90 (Kwangbok, Tongil, Munsu, etc.), il est rare de les visiter. La nouvelle cité Changjon possède un appartement témoin qui est montré avec une famille censée l'habiter, mais il est difficile de trancher sur la représentativité de ce foyer. En fait, on a, en tant qu'étranger (et c'est là la grande différence d'avec les Nord-Coréens), qu'un accès aux façades et commerces extérieurs de ces cités. Il est extrêmement rare de pouvoir s'y promener et de faire des photographies dans le cœur intérieur où se situe toute la vie quotidienne, avec ses magasins d'approvisionnement, ses étals semi-tolérés, ses potagers sauvages, ses petits commerces. Un terrain de 2013 nous a donné accès brièvement à de tels espaces et nous a aussi révélé combien ils étaient sensibles pour nos hôtes nord-coréens. Car dans cet univers centripète, le visible est ce qui est situé sur le front public uniquement, et ce qui est du domaine du privé (donc à l'intérieur) est en soi in-visible, ou plus exactement non-montrable. Springer, parmi d'autres, note bien que derrière les alignements de tours d'appartements que l'on montre sur les fameuses cités-avenues, se cachent des quartiers d'habitations bien plus humbles pour la classe moyenne, loin des regards indiscrets (*ibid.* : 69, et entretien avec membre d'une ONG, 2012). C'est pourtant là que se passe la pratique quotidienne de la ville pour les centaines de milliers d'habitants de Pyongyang, plus que sur les grandes artères et places monumentales.

On doit aussi mentionner les lieux fréquentés par les résidents étrangers (travailleurs des ONG et de l'ONU, diplomates, etc.) : quartier des ambassades de Munsu, bars et clubs, etc., tous lieux qui leur sont en général réservés et a priori absents d'une visite traditionnelle (certains programmes de Koryo Tours incluent cependant une soirée au Diplomatic Club, autrefois destiné aux Russes exclusivement). Ces lieux sont également tous absents des guides, comme ils sont interdits à la plupart des Nord-Coréens eux-mêmes : ce sont des zones de tolérance, des îlots d'exception, qui marquent la séparation de ces résidents étrangers d'avec la population locale.

Alors que les grands magasins ne sont pas absents des cartes, il est très délicat d'obtenir des informations sur les marchés, sujet hautement sensible. Ils sont parfois, comme celui de Tongil, accessibles et montrés aux étrangers, mais cela dépend grandement des périodes et de l'agenda économique-politique²⁸. On notera que dans l'ensemble ce qui fait l'urbanité d'une capitale (lieux de pouvoir, comme les ministères, la mairie, mais encore les structures d'encadrement et de services publics comme bureaux de poste, administrations, hôpitaux, marchés, etc.) sont quasi absents de cette littérature officielle et des cartes.²⁹ Seules les universités sont bien représentées sur ces dernières, soulignant l'importance du savoir pour le régime.

²⁷ *Moranbong, chronique coréenne*, film franco-coréen de Jean-Claude Bonnardot, scénario Armand Gatti, 1958-59.

²⁸ Lankov (1995) affirme que les marchés, même pour lui « ami » soviétique, sont « éloignés du regard », tandis qu'un travailleur d'ONG nous confiait (2011) avoir accès libre à tous les marchés, même quand ils étaient interdits aux journalistes et touristes...

²⁹ Pour les hôpitaux, autre sujet sensible, seule est mentionnée dans les guides la maternité de Pyongyang, établissement pilote mettant l'accent sur l'enfance et l'avenir du pays, donc s'inscrivant en plein dans le programme idéologico-urbanistique. La carte touristique, elle, comprend des symboles localisant d'autres hôpitaux et des bureaux de poste. Les circuits de Koryo Tours proposent une visite de la clinique de médecine traditionnelle Koryo.

Au total, nous pouvons relever cinq catégories de sites absents des guides et cartes officiels :

- des bâtiments affectés à une nouvelle fonction et qui, pour des raisons de sécurité/secret, ne sont plus visitables (City People's Committee building, ex hôtel de ville),
- des sites non visitables pour des raisons non élucidées, certainement pour vétusté (Worker's Apartment House, théâtre souterrain de Moranbong, etc.)
- des sites affectés à des fonctions privées : appartements des hauts fonctionnaires, résidence pour hôtes étrangers Mokran, lieux de divertissement et de résidence des résidents étrangers
- des sites qui ne sont plus visités pour des raisons de changement d'agenda politique : cimetière des martyrs des volontaires du peuple chinois, cimetière des héros de l'armée populaire, monument aux soldats morts de l'armée populaire
- des sites *off limit* pour des raisons politiques et de sécurité nationale : bidonvilles de Ragwondong, prison Hyongsan, camps de concentration de Sungho-ri et Cholbong-ri, usines, « quartier du Parti », ministères... Ils relèvent de la politique de *secret* du régime.

On remarquera qu'il y a une gradation assez marquée entre les différentes raisons de non-visibilité : de la vétusté que l'on préfère cacher aux installations violant les droits de l'homme... Tous ces bâtiments sont cependant sous le même régime d'invisibilité, n'apparaissant pas sur les cartes, ni dans les guides, ni dans les programmes touristiques...

Comme on le voit, par ses sélections et ses choix d'exposition, la littérature touristique officielle conforte le plan symbolique relevé dans notre article (Joinau, 2012 – voir la carte en annexe), même si les hiérarchies ne sont pas toujours les mêmes selon les sources. Les sites qu'elle prescrits correspondent bien au circuit de base des touristes et visiteurs. Cependant ce dernier est enrichi d'un certain nombre de sites secondaires appartenant proprement au séjour touristique (hôtel, shopping, loisir) ou relevant des intérêts propres aux visiteurs (clinique traditionnelle, studio de cinéma, université, etc.) qui, de toute manière, sont également contrôlés par le régime et sont sujets à validation par le guide accompagnateur.

III. Régimes de visibilité selon les « destinataires »

À ces spectres de visibilité des monuments et sites, il est utile de croiser les destinataires³⁰ de ces formes de visibilité. On peut ainsi proposer un tableau où sont classés les différents types d'usagers de la ville selon les lieux auxquels ils ont accès, ceux qui leur sont cachés, et ceux qui sans être cachés sont interdits ou tout simplement non visités/visitables.

Tableau 2 - Typologie des « destinataires » du récit urbanistique de Pyongyang (années 2000)

Niveau de visibilité croissant	Nord-Coréen	Étranger
	Provincial en visite	Journaliste Touriste Visiteur invité (mission, colloque, salon, etc.) Journaliste invité à une « cérémonie » nationale
	Citoyen de Pyongyang	Résident (diplomate, ONG, homme d'affaire) Résident de pays « ami »

³⁰ Sur cette notion de destinataire, voir Fauve et Gintrac, 2003 : 15.

	<p>Apparatchik</p> <p>Cercle restreint du pouvoir, famille des Kim</p>	
--	--	--

Il ressort quelques points à ce niveau de notre analyse:

Les cercles les plus proches du pouvoir sont, comme s'en douterait, ceux qui ont accès à la plus grande visibilité. Non seulement ont-ils accès aux bâtiments réservés aux fonctionnaires comme les ministères, mais peuvent-ils voir les sites et zones interdites au public, comme la fameuse « cité interdite » – zone « invisible » comme un trou noir au centre de la ville qui entretient un mystère, tout au moins pour ceux qui en connaissent son existence, car son absence des guides et des cartes en efface jusqu'à la connaissance pour la plupart des visiteurs non informés. Il y a d'autres lieux similaires, non repérés sur les cartes officielles, tabous mêmes, comme les centres de rééducations, prison, etc., en périphérie de Pyongyang : ici la mise à distance est géographique, et non plus policière, plaçant les sites sensibles loin du centre.

On notera encore que les « apparatchiks » ont accès non seulement à ces sites non-visibles et non-visibles, mais aussi à une scopie supérieure des autres monuments, comme le notent Schinz et Dege dans leur article (1990) : ils ont comme moyen de transport la voiture individuelle, ce qui reste un luxe à Pyongyang, et peuvent circuler avec la plus grande liberté au centre des avenues d'habitude interdites aux cyclistes et piétons, et donc avoir accès aux perspectives. Ces dernières ne seraient donc pas « démocratiques », et en partie inaccessibles aux habitants non privilégiés. On remarquera qu'en revanche les touristes eux, depuis les voitures qui les transportent et leurs hôtels en hauteur, y ont au contraire accès. Cela ne fait que confirmer que Pyongyang n'a pas été construite avec la scopie directe comme objectif premier, du moins une scopie qui n'est pas destinée aux citoyens-citadins, mais aux visiteurs et aux élites. On a bien ici une illustration de l'urbanisme comme « technique de séparation », pour reprendre l'expression de Debord (1970 :§ 171). Il faut cependant tempérer en relevant de rares appropriations par les citadins, comme ces enfants aperçus en 2013³¹ qui pratiquent le roller sur l'immense esplanade de la place Kim Il-sung qui leur offre un terrain de jeu idéal sous les portraits des chers Leaders. Ils offrent un contraste en forme de clin d'œil aux parades militaires gigantesques pour lesquelles la place a été conçue et qui sont devenues une marque de fabrique de la RPDC. On doit imaginer de telles résistances à l'ordre spectaculaire de la ville, mais il est difficile en l'état de l'accès au terrain d'aller au-delà des suppositions. Il faut encore noter, dans l'esprit d'une nécessaire diachronie de l'analyse de la visibilité, que les remarques de Schinz et Dege sont de moins en moins vérifiées dans la Pyongyang des années 2010 où les transports individuels se multiplient.

Cette séparation ou « atomisation » (Debord, *ibidem*) des usagers commence donc dans la population nord-coréenne elle-même, clivée autour de classes officielles bénéficiant de régimes de visibilité différents. Et cette séparation sociale est redoublée par une séparation physique, ou mise à distance littérale d'avec les hauts lieux et autres sites « chauds », que ce soit en ôtant une partie des perspectives, en cachant des sites ou en imposant une monumentalité aux échelles écrasantes : traverser une place du centre de Pyongyang, escalader les marches menant à un monument sont un exercice physique, un parcours où la distance entre soi et le pouvoir, dont le site est le symbole, est

³¹ Voir les photographies sur <http://www.benjaminjoinau.com/regimes-of-visibility-pyongyang.html>.

ressenti dans le corps même par l'effort déployé et le temps requis³². L'essai de Kim Jong-il sur l'architecture (2003 : 135) assume totalement cette stratégie biopolitique qui théorise le « grandiose » comme outil de manipulation psychologique. Il y est même indiqué que le grand monument de Mansudae, par ses dimensions, « représente, plastiquement, la protection de la statue du Leader (...) » (*ibid.* : 139). On y relève le paradoxe suivant : les quartiers avoisinants ont été rasés pour rendre la statue du Leader « visible de partout », mais en même temps elle a été placée en regard de complexes d'appartement et de bâtiments de spectacle de l'autre côté du fleuve le long de la perspective ainsi ouverte pour symboliser l'amour du Leader qui « aime se trouver toujours parmi le peuple » (*ibid.* : 139-140) : ici aussi, on appréciera la distance « convenable » à respecter entre le Leader et son peuple...

Cette double séparation est aussi appliquée aux touristes étrangers : les régimes de visibilité auxquels ils sont soumis les identifient comme « étrangers », tout en leur donnant dans cette catégorie, comme on va le voir, différents statuts. Et ces régimes marquent physiquement et symboliquement la distance qui sépare cette ville (= ce pays) de l'environnement urbain et politique de ces touristes.

Les résidents des pays amis ou non-alignés, selon bien sûr les époques et les agendas politiques, ont pu avoir accès à plus de zones de la ville que les autres résidents. Mais même eux, comme le raconte Lankov (1995), peuvent avoir des restrictions concernant les installations militaires, certains quartiers, les marchés, les habitations privées...

Les résidents étrangers en général, surtout les diplomates et représentants d'ONG, bénéficiant de véhicules pour circuler à l'intérieur de Pyongyang et n'ayant pas besoin de guide ni de « mentor », ont en fait accès à un niveau plutôt élevé de visibilité. On note cependant que selon les époques, certains lieux, parfois sans grande explication logique, leur sont interdits. Comme évoqué plus haut, les zones « chaudes » comme les marchés noirs, les quartiers de bidonville, etc., habituellement expressément cachés à la vue des journalistes et touristes, ont pu être au même moment visités de manière totalement libre et même photographiés par ces résidents de long terme. On voit bien que les sites sensibles ne sont pas « off limit » indéfiniment et que leur régime de visibilité non seulement évolue selon le temps, mais selon les catégories de spectateurs/visiteurs : il y a certes des « arrangements de visibilité » (Voiron, 2005), mais surtout une forme d'imprévisibilité de la visibilité/visite qui n'est pas sans promouvoir un régime général de visibilité caractérisé par *l'incertitude* et le sentiment de *dépendance* d'un bon vouloir des autorités. Cette dimension stressogène, propice à la production des rumeurs et « légendes urbaines », pourrait être considérée dans le cas de Pyongyang comme étant, non pas un effet secondaire d'un dispositif urbain, mais comme un des buts originels de ce dispositif.

La catégorie des journalistes étrangers, surtout s'ils sont américains, est encore plus sévèrement contrôlée. On dirait même qu'à leur égard un régime de visibilité de « tolérance zéro » est entretenu à dessein, comme pour marquer à la fois le pouvoir des autorités sur ces producteurs de l'image de la Corée du Nord à l'étranger, donc le contrôle de cette image même, et surtout la confirmation du caractère « mystérieux » de la Corée du Nord. Cette dernière a développé une image de « royaume ermite », de « pays le plus fermé au monde », et chaque image publiée dans la presse occidentale est présentée comme un « scoop », qu'elle qu'en soit sa teneur – que ce soit ou non une stratégie éditoriale de la part des journalistes et rédacteurs... Toujours est-il qu'il est vérifiable que cette image est soigneusement entretenue par le Nord qui impose aux journalistes un régime de visibilité toujours

³²Un travailleur d'ONG nous faisait remarquer (2012) que les hauts lieux et les grandes places étaient très éloignées des lieux de résidence des classes populaires et moyennes, limitant physiquement les possibilités de manifestations spontanées - ce qui évoque les politiques haussmanniennes de Paris.

très « paranoïde », interdisant de nombreux sites, entretenant le mystère sur bien des lieux, bannissant les photos et vidéos arbitrairement.³³

Il faut encore ajouter pour ce qui est des journalistes, que, lorsqu'ils sont conviés à participer aux grandes « cérémonies » du régime (anniversaire, funérailles nationales, fête nationale, festival international, toute festivité donnant lieu à des mises en scène à grande échelle avec parades, défilés, *mass games*, etc.), ils sont placés alors aux premières loges pour pouvoir rendre compte correctement du spectacle offert et en relayer les images dans leurs médias. Il y a alors pour eux une inversion avec le touriste étranger « classique » ou le citoyen « de base » de Pyongyang, qui en général sont privés d'accès direct à ce genre de cérémonie et tenus à distance. Sauf bien sûr pour les milliers de participants aux parades, défilés et *mass games* qui y assistent... de l'intérieur, comme acteurs, et en ont donc une vision partielle, non panoptique, à la différence des membres de l'élite dans leurs loges... On voit donc encore une fois combien les régimes de visibilité, selon les circonstances, peuvent être complexes pour les mêmes catégories d'utilisateurs.

IV. Conclusion

Il apparaît qu'un *régime d'invisibilité* est sciemment entretenu pour confirmer dans les médias occidentaux une certaine image de Pyongyang, donc du régime politique et du pays. Mais, alors que ce régime d'invisibilité semble avoir été entretenu de manière plutôt systématique avec tous les étrangers dans le passé, dans les dernières décennies, il serait devenu surtout réservé aux journalistes et à quelques étrangers représentant un potentiel de diffusion médiatique. Il suffit de voir la différence entre les photos disponibles sur les blogs des étrangers ayant pu résider sur le long terme à Pyongyang, et les reportages photos publiés dans la presse américaine ces dernières années: les seconds ne montrent rien qui ne soit déjà connu et vu mille fois, confirmant les images d'une ville totalitaire ; les premiers montrent en revanche des images souvent inédites, variées, offrant une image plus nuancée – mais ils sont rarement, si jamais, relayés par la presse grand public... Même les journalistes ayant séjourné incognito et ayant ramené des reportages vidéos, proposent finalement une série de *topoi* qui ne sortent pas des images déjà disponibles. Il y a donc à ce niveau une correspondance troublante entre le régime d'invisibilité imposé par les Nord-Coréens aux médias étrangers, et une intégration inconsciente des prescriptions officielles par ces mêmes médias, dans une spirale d'auto-censure finalement très conservatrice... Si, comme nous le soutenons ici, la stratégie des autorités nord-coréennes repose sur la *séparation* par le biais du dispositif urbain pour le contrôle des habitants et des usagers (*mise à distance*), et la *mise en spectacle* pour imposer un mythe idéologique, alors on peut dire que les médias étrangers dans l'ensemble ont, malgré eux, relayé cette stratégie en tombant dans le réseau complexe de ces régimes concomitants de visibilité et d'invisibilité relevés à Pyongyang.

Cette complexité particulière des régimes de visibilité est certainement un reflet de ce que Debord nomme le « spectaculaire concentré » des régimes totalitaires. L'atomisation des usagers et pratiquants de la ville, par le feuilletage complexe des différents destinataires dans le temps et des

³³Il m'a été donné d'en avoir la preuve lors de ma première mission à Pyongyang en compagnie de deux journalistes américains et d'un photographe de presse de AP. Alors que nous étions retenus à l'intérieur de l'hôtel, limités dans nos déplacements, accompagnés 24h/24 par nos guides, contrariés en permanence dans nos souhaits de visite, interdits de photos, des amis présents au même moment comme touristes au festival du cinéma de Pyongyang pouvaient se promener à pied dans plusieurs quartiers de la ville et prendre toutes les photographies qu'ils souhaitaient. J'ai pu expérimenter, lors de ma deuxième mission où j'étais sans journaliste et invité officiellement, une réelle liberté, mes guides m'abandonnant avec plaisir le soir venu, me laissant libre de mes déplacements... Il faut noter que les années 2000 ont vu une progressive libéralisation pour les touristes étrangers et même apparemment les résidents, qui sont moins contrôlés et moins dirigés que par le passé.

typologies multiples des lieux selon leurs niveaux de visibilité, par ce brouillage permanent de la scopie, tend à réaliser une « séparation spectaculaire » encore plus totale. Ainsi la concentration du spectaculaire, pour être plus efficace, se traduit par une distanciation plus grande et *surtout plus variée* entre les usagers et l'espace urbain – ultime paradoxe : la *concentration* est opérée par l'explosion de la visibilité en multiples régimes concurrents et contradictoires. De plus, gigantisme et verticalité accentuent la distanciation en rendant difficile l'appropriation des lieux par les usagers, surtout lorsque l'usage est limité à une scopie partielle et éloignée qui renforce l'idéalisation anxieuse et aliénante. La question de la distanciation (au sens ici de mise à distance) des lieux de la ville par les différents pouvoirs la contrôlant renvoie à la question de *l'appropriation* (voir Henri Lefebvre bien sûr, et de Certeau, Giard, Mayol, 1994). La mise à distance urbaine peut ainsi être considérée comme une manière de limiter l'appropriation ou mise en quartier de la ville, ou de parties de celle-ci, en reléguant le monument/haut lieu dans la sphère uniquement publique de l'espace. Elle limite pour les usagers les « lieux de repli »³⁴ en dehors de leur logement privé et de ses abords immédiats. Ainsi elle limite le désir de ville à une consommation scopique (regard) et cognitive (interprétation culturelle, idéologique, historique) – et non à un engagement dans une pratique. Il y a ainsi des politiques de l'espace urbain (topo-politiques) qui tendent à contrôler ou limiter l'appropriation de la ville par ses usagers, à réduire le sens d'appartenance et les liens de communauté qui font l'habiter, tout comme elles peuvent dépolitiser ou surpolitiser l'espace public – alors que d'autres configurations topo-politiques favorisent l'inverse. Pyongyang semble illustrer le cas d'une topo-politique totalisante à « spectaculaire concentré » dépolitisé.

Mais comme nous l'avons souligné plus haut, notre expérience personnelle de la capitale nord-coréenne est elle-même limitée et contrôlée. Loin d'être une restriction épistémologique, il nous est apparu que ce contrôle était en fait la nature même du mode de déploiement de ce récit monumental qui nous y est conté. C'est bien par l'articulation de ce qui est montré et de ce qui ne l'est pas avec le paramètre variable de la distance que les éléments de ce « récit » prennent totalement sens, et que l'on passe de l'urbain à l'idéologique. Il faudrait bien entendu affiner l'analyse et effectuer une enquête de terrain auprès des citoyens de Pyongyang pour pouvoir véritablement produire une cartographie diachronique complète des régimes de visibilité de la ville, notre étude se limitant essentiellement à la pratique touristique. Cette analyse des régimes de visibilité de Pyongyang comme capitale centralisant et territorialisant la spectacularité du pouvoir pourrait ainsi offrir le premier terme d'une comparaison à échelle locale (capitale/province) et globale, en particulier avec des villes de l'ex-bloc soviétique, des « capitales présidentielles », ou encore des capitales de régimes différents comme Séoul ou Paris, pour replacer l'analyse urbanistique dans le cadre plus large de la modernité et de l'hyper-modernité post-guerre froide. Systématisée, cette combinaison de la géographie et des sciences politiques pourrait permettre une typologie des villes de pouvoir autour de la manière dont les régimes politiques, par la production de l'espace, la gestion de la distance et de la visibilité, fondent leur légitimité et cherchent à asseoir le contrôle des citoyens-citadins. En particulier, une telle typologie permettrait d'examiner s'il existe un modèle (post-)soviétique/communiste dont Pyongyang ne serait qu'une illustration, et aussi d'affiner la question de la spectacularité débordante en l'étendant à une analyse de la modernité au-delà du clivage monde capitaliste/monde communiste. Comme le demande Abensour, « l'espace ainsi constitué a-t-il valeur d'espace public, d'espace politique ou non ? C'est-à-dire, permet-il à la pluralité des hommes, conditions de la politique, de se manifester, de se mettre en scène, d'apparaître, ou bien cet espace architectural se constitue-t-il comme négation de la politique ? » (cité par Fauve et Gintrac, 2003 : 15-16). À

³⁴ Pour cette notion et le concept d'appropriation, voir Certeau, Giard, Mayol, 1994 : 16-24, et 20 en particulier. Il y est souligné que le quartier comme « engagement social » repose entre autres éléments sur la *proximité* (*ibid.* : 17), liant intimement la question de l'habiter à celle de la distance.

cette question fondamentale de « géopolitique urbaine », on connaît la réponse pour Pyongyang. Mais les régimes totalitaires issus du communisme n'ont pas le monopole de cette remise en question du politique qui se négocie sans fin dans les capitales modernes.

Références:

Sources primaires

- Anonyme (1975). *Pyongyang* (en français). Pyongyang : Éditions en langues étrangères.
- Anonyme (1990). *Pyongyang* (en français). Pyongyang : La Revue illustrée « La Corée ».
- Bang, Hwan Djou & Hwang, Bong Hyeuk (1994). *Guide touristique de la Corée*. Pyongyang : Foreign Languages Publishing House.
- Foreign Languages Publishing House, Pyongyang (compilation), volume 1 dans Meuser, Philipp (2012). *Architectural and Cultural Guide, Pyongyang*. Berlin, Germany: DOM Publishers.
- Han, Pon Jo (2007). *Pyongyang*. Pyongyang : Korea Pictorial.
- Jon, Won Phyo, An, Chol Gang et Ri, Pom Su (1999). *La Corée, aperçu général*. Pyongyang : Éditions en langues étrangères.
- Kim, Jong Ryol (1999). *Pyongyang*. Pyongyang : Tourist Advertisement Agency. Pyongyang : Tourist Advertisement Agency.
- Ryohaegsa, Korean International Travel Company (s.d.). *Pyongyang Tour*. Référence 283150.

Cartes

- Anonyme (s.d.). *Pyongyang*. Pyongyang : Korea Pictorial. Référence 783310 (après 2001).
- Anonyme (2012). *Pyongyang*. Pyongyang : Map Publishing House.

Sources secondaires

- Andreotti, Libero (2007). *Le grand jeu à venir: textes situationnistes sur la ville*. Paris: Éditions de la Villette.
- Central Bureau of Statistics. (2009). *DPRK 2008 Population Census, National Report*. Pyongyang : Central Bureau of Statistics.
- Centre municipal de recherches pour le développement de Séoul (2007). *서울과평양의도시간교류및협력방안연구* (Études pour un programme de coopération et d'échange entre les villes de Séoul et Pyongyang). Séoul : Éditions de la ville de Séoul.
- Certeau, Michel (de) (1990). *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard.
- Certeau, Michel (de), Giard, Luce, Mayol, Pierre (1994). *L'invention du quotidien 2. Habiter, cuisiner*. Paris : Gallimard.
- Corfield, Justin (2013). *Historical Dictionary of Pyongyang*. Anthem Press.
- Debord, Guy (1971). *La Société du spectacle*. Paris : éditions champs libres.
- Delbaere, Denis (2010). *La fabrique de l'espace public: ville, paysage et démocratie*. Paris: Ellipses.
- Duncan, James S. (2004). *The city as text: the politics of landscape interpretation in the Kandyan kingdom*. Cambridge ; New York: Cambridge University Press.
- Durand, Gilbert (1995). *Introduction à la mythologie : mythes et sociétés*. Paris: A. Michel.
- Fauve, Adrien, & Gintrac, Cécile (2009). Production de l'espace urbain et mise en scène du pouvoir dans deux capitales « présidentielles » d'Asie Centrale. *L'Espace Politique*. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique, (8).
- Institute for Peace Affairs (P'yŏnghwamunjeoyŏnguso). (2006). *Encyclopedia of North Korean Geography and Culture (Chosŏnhyangt'otaebaekgwŏ)*, article et cartes "Pyongyang". Séoul : Institute for Peace Affairs.

- Joinau, Benjamin (2012). *La Flèche et le Soleil, topo-mythanalyse de Pyongyang. Croisements* (2). Paris : Atelier des Cahiers.
- Kal, Hong (2011). *Aesthetic constructions of Korean nationalism: spectacle, politics, and history*. Milton Park, Abingdon, Oxon, [Angleterre] ; New York: Routledge.
- Kim Jong-il (2003). *Œuvres choisies*, t. 11, *De l'art architectural* (21 mai 1991). Pyongyang : Éditionsenlanguesétrangères.
- Kim, Suk-Young. (2007). Springtime for Kim Il-sung in Pyongyang: City On Stage, City As Stage. *TDR/The Drama Review*, 51(2), 24-40.
- Kim, Suk-Young. (2010). *Illusive Utopia. Theatre, Film and Everyday Performance in North Korea*. Ann Arbor, MI : University of Michigan Press.
- Lankov, Andrei (1995). *Pyongyang and its people (notes of a Soviet student)*. Récupéré du site de l'auteur le 10 décembre 2011 : http://www.fortunecity.com/meltingpot/champion/65/pyongyang_lankov.htm.
- Lankov, Andrei (2007). *North of the DMZ: Essays on Daily Life in North Korea*. Jefferson, NC : McFarland and Company.
- Lévy, Jacques et Lussault, Michel (2003). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin.
- Lim, Tong-U (2011). *평양그리고평양이후(Pyongyang, and after Pyongyang), 1953-2011*. Séoul : HyohyangPublishing.
- Meuser, Philipp (2012). *Architectural and Cultural Guide, Pyongyang*. Berlin, Germany: DOM Publishers.
- Myers, Bryan (2010). *The cleanest race: how North Koreans see themselves - and why it matters*. Brooklyn N.Y.: Melville House.
- Pai,Hyungmin& Cho,Minsuk (2014). *Crow's Eye View: The Korean Peninsula*. Séoul : Archilife.
- Richmond, Simon& al. (2010). *Korea Travel Guide*. Footscray, Australie : Lonely Planet (8ème édition).
- Sand, Jordan (2013). *Tokyo vernacular: common spaces, local histories, found objects*. Berkeley: University of California Press.
- Schinz, Alfred&Dege,Eckart (1990). P'yòngyang - Ancient and Modern – the Capital of North Korea. *GeoJournal*, vol. 22, number 1, p. 21-32. Netherlands : Springer Netherlands.
- Springer, Chris (2003). *Pyongyang : The Hidden History of the North Korean Capital*. Budapest, Hongrie : Entente Bt.
- Voirol, Olivier (2005). Visibilité et invisibilité : une introduction. *Réseaux*, n° 129-130(1), 9–36.
- Willoughby, Robert (2007). *North Korea Travel Guide*. Chalofont St Peter, Angleterre : BradtTravel Guides (2nde édition).